NOUVELLE ÉDITION

LES GLADIATEURS

DRAME EN QUATRE PARTIES

EN VERS

PAR

GEORGES TALRAY





PARIS

TRESSE ÉDITEUR

GALERIE DE CHARTRES, 10 ET 11

PALAIS-ROYAL

MDCCCLXXIV



PERSONNAGES

SPARTACUS, gladiateur.
SÉPHARE, intendant de Crassus.
MÉTELLUS, préteur.
AMILCAR, gardien des jeux.
MÉGARE, gladiateur.
VALÈRE, gladiateur.
PREMIER LIEUTENANT.
SECOND LIEUTENANT.

CAMILLE, fille de Crassus.
MYRRHA, affranchie grecque.
GLADIATEURS, ROMAINS et SOLDATS.

LES GLADIATEURS

PREMIÈRE PARTIE

Le vestibule des jeux. — Dans le fond, une porte qui s'ouvre par un rideau et communique avec la ménagerie. Des groupes d'esclaves dans le fond, passant et repassant pour les besoins du service. — Des gladiateurs préparent leurs armes, d'autres sont étendus ou dorment.

SCÈNE PREMIÈRE

SÉPHARE, SPARTACUS, GLADIATEURS dans le fond du théâtre.

SÉPHARE.

Le maître est occupé, fatigués de carnage
Tes compagnons des jeux dorment, ou l'esclavage
A si profondément obscurci leurs esprits
Qu'ils pourraient, sans entendre, écouter nos récits.
Laissons autour de nous, comme des ombres vaines,
S'agiter et passer ces figures humaines
Dont Rome a déjà fait, lamentables troupeaux,
Des bêtes qu'elle livre à d'autres animaux.
Seuls ici nous vivons, et sans inquiétude
Nous pouvons nous parler dans notre solitude.
O mon fils! en ces lieux par moi-même amené,
Chez les gladiateurs à vivre condamné,

N'as-tu point accusé les rigueurs de ton père,
Que tu vis tour à tour si tendre et si sévère ?
As-tu su soupçonner l'étrange vérité
Quel amour m'inspira jusqu'en ma cruauté ?
Il t'en souvient, jadis j'instruisis ta jeunesse ;
Je t'ouvris les trésors de l'antique sagesse,
Ceux que garde l'Egypte et qu'un prêtre orgueilleux
Réserve pour les rois comme venant des dieux,
Et les songes divins, les brillantes chimères
Dont la Grèce en riant enchante ses misères.
Le fils d'un chevalier par l'usure enrichi
Eût peut-être envié le fils de l'affranchi,
Jusqu'au jour où ma main au fond de cet abîme
Te plongea tout à coup, noble et triste victime,
Te fit le compagnon des monstres que la mort
Rassemble du midi, du couchant ou du nord,
Pour les livrer, unis dans un hideux mélange
Aux Romains affamés de ce festin étrange.
Qu'as-tu pensé de moi ? N'as-tu jamais maudit
Celui qui semble avoir élevé ton esprit,
Ébloui ton regard des plus nobles lumières
Pour mieux te découvrir d'insondables misères ?

SPARTACUS.

Non. Malgré ma douleur, malgré l'étonnement
Où me laissa d'abord un si grand changement,
Mon cœur tout pénétré de mon heureuse enfance
Opposait au destin une vague espérance,
Rappelait tes bienfaits et pressentait qu'un jour
Un nouveau changement marquerait ton amour.
Mon père, je te sais habile en l'art de feindre,
Tu marches lentement au but qu'il faut atteindre,
Et ne livres jamais tes plans mystérieux
Qu'au silence, à la nuit, tes véritables dieux,
Prêtre d'Isis, j'attends de toi, je te l'avoue,
Une autre royauté que celle de la boue
Et du sang. J'en suis las. Son misérable honneur
Des rêves d'autrefois n'a point guéri mon cœur.

SÉPHARE.

Une autre royauté t'appelle. Ma vengeance
N'a point perdu sa peine en formant ton enfance.
Apprends de mes desseins ce qu'il te faut savoir ;
Les cacher plus longtemps n'est pas en mon pouvoir.
Qu'ils soient de mes rigueurs la rançon et l'excuse :

Ils le seront, mon fils, si mon cœur ne s'abuse;
Le rôle que je t'offre aujourd'hui, si tu veux,
Méconnu par les rois, devrait tenter les dieux!
Je ne te ferai point l'histoire de ma vie.
Sous le joug des Romains la terre est asservie.
Qu'est-ce qu'un homme auprès d'un peuple? Soixante ans,
Devant des siècles? Rien! Pardonne à nos tyrans
Ce qu'ils ont fait de nous, ta souffrance et la mienne,
Pour élargir ton âme à la souffrance humaine.
Ressuscite un instant les siècles écoulés,
Les peuples disparus, les empires croulés,
Pèse, si tu le peux, le poids de leur misère,
A l'immense souffrance égale ta colère;
Que la plainte, le cri de ce sang répandu
T'éveille nuit et jour et qu'il soit entendu.
Donne un vengeur au monde, et que son agonie
Devienne l'entretien d'une haine infinie.
Sois celui que la terre appelle. Je t'attends
Pour la lutte suprême. Aujourd'hui tu comprends
Pourquoi je t'ai conduit d'abord sous les portiques
Où le Romain se forme à l'art des Républiques;
Pourquoi dans les prisons je t'ai conduit plus tard,
Découvrant, d'un seul coup, ta honte à ton regard.
Armé de leurs talents, seras-tu leur victime?
Demande-leur plutôt la rançon d'un tel crime,
Des leçons d'autrefois, tombé gladiateur
Pour mieux te relever sois un libérateur.

SPARTACUS.

J'entrevois maintenant, je m'explique à moi-même.

SÉPHARE.

Pas encore. Formé pour la lutte suprême
Tu sais déjà cacher l'orgueil de tes désirs,
Différer ta colère en servant leurs plaisirs.
Sous une servitude apparente, la rage
Te mord, et le sourire est peint sur ton visage.
Nourri par le mensonge et pour la vérité,
Tu frappes en riant d'un fer ensanglanté
La bête, et pour frapper un jour la République,
Sur tes lèvres j'ai mis les grâces de l'Attique,
Et cet art séducteur, suprême royauté,
Que l'éloquence impose à l'esprit enchanté.
Un monstre, grâce à moi, vit sur les bords du Tibre,
Un esclave au bras fort et dont l'esprit est libre.

Sache-le maintenant : j'ai fait bien plus encor.
Des oracles secrets, des prodiges, de l'or
T'attendent Tu verras dans Rome une autre Rome
T'apparaître à ma voix, mystérieuse, énorme.
Mais il me faut savoir avant d'être plus clair
Si ton cœur m'appartient, si ma haine a pris chair,
Si nulle affection trompant mon espérance
Ne me dispute ici le fils de la vengeance.

SPARTACUS.

Que me demandes-tu ?

SÉPHARE.

Ce que je sais.

SPARTACUS.

Grands dieux !
Tu sais déjà que j'aime, et peut-être tu veux...

SÉPHARE.

Je sais qu'elle descend d'une illustre famille,
Je sais qu'elle est Romaine et s'appelle Camille,
Et que depuis deux mois, au palais des Crassus
La fille du consul a reçu Spartacus.

SPARTACUS.

Prétends-tu de mon âme arracher sa tendresse ?

SÉPHARE.

Pourquoi ? c'est de mes mains que tu tiens ta maîtresse,
Aime-la, je le veux, je l'exige ; ton cœur
Et ma raison, mon fils, ordonnent son malheur.
Avec nous maintenant la Romaine doit vivre.
Mon destin veut sa perte et le destin la livre.
Ce n'est point pour servir de vaines voluptés
Qu'elle dort maintenant, esclave à tes côtés,
Et qu'à Rome enlevée, à ses lois, à son père,
Aux dieux, sauf à l'amour, je l'ai faite étrangère.
Garde-la, j'y consens.

SPARTACUS.

Mon esprit confondu
Doute encore à présent s'il t'a bien entendu.
Ma tendresse à ce point lui deviendrait cruelle ?
Et c'est toi, m'as-tu dit, qui m'as conduit vers elle ?

Comment? par quel chemin? par quel art? par quel don
Du ciel ou de l'enfer, mystérieux démon?

SÉPHARE.

Crassus depuis longtemps cherchait un sécrétaire
Qui sût écrire et fût versé dans la grammaire.
On lui vanta mon style et ma discrétion;
Je dirigeai chez lui la déclamation.
J'y mis souvent du grec et parfois du génie;
L'art peut tout embellir, même la tyrannie.
Sa fille cependant grandissait sous mes yeux.
En faire l'instrument de mes plans ténébreux,
Contre Rome tourner cette beauté romaine,
L'employer à mes soins de vengeance lointaine,
Quel rêve! Tu comprends s'il a dû me tenter.
J'éclairai son esprit. Je lui fis déserter
Des fables d'autrefois la grossière ignorance
Où la femme nourrit son éternelle enfance,
De l'Olympe et des dieux presque rien ne resta.
La flamme s'éteignit aux autels de Vesta.
J'osai former alors son cœur et sa mémoire.
Des mensonges romains je dégageai l'histoire.
J'évoquai nos grands morts. Je plaçai sous ses yeux
Les nobles révoltés qu'ont vaincu ses aïeux,
Et je la vis souvent, à sa race étrangère,
Honorer d'un regret leur âme et leur poussière.
C'est ainsi que son cœur instruit par mes leçons,
Exalté par les arts, enivré des poisons
Qu'à ses lèvres d'enfant présentait ma sagesse,
Devait à ton amour immoler sa jeunesse.

SPARTACUS.

N'as-tu jamais senti, malgré ta cruauté,
Ton cœur se soulever contre ta volonté?
N'as-tu jamais souffert, en la voyant si belle,
Des malheurs qui par toi se préparent pour elle,
Quand sous ton artifice elle aura découvert
L'avenir qui l'attend et celui qu'elle perd?

SÉPHARE.

Arrache à nos tyrans cette superbe proie,
Secours inespéré que le ciel nous envoie;
Qu'aux flammes que l'amour alluma dans son sein
Se mêle aussi le feu qui vit dans mon dessein.
Qu'en elle, comme en toi, la révolte commence

Et, qu'ayant notre honte, elle ait notre espérance.
Soyez mes deux enfants ; vous marcherez tous deux
Dirigés par mon art au but mystérieux,
Celui que j'ai choisi sous la griffe des bêtes,
Et celle qui naquit pour embellir leurs fêtes.

SPARTACUS.

De quelques sentiments que je sois déchiré
J'accomplirai ton œuvre ainsi que j'ai juré,
Et ses destins aux miens seront unis. Pardonne,
Si j'en souffre pourtant, toi qui n'aimas personne.
Puisse Rome expier ses tourments et les miens !
Mais d'un si grand projet j'ignore les moyens;
Je ne vois qu'un vieillard, une femme et ma chaîne.
Est-ce assez pour tenter une œuvre surhumaine?

SÉPHARE.

Me soupçonnerais-tu de suivre aveuglément
Mes désirs et la voix de mon ressentiment?
Tu me connais bien peu. Quelque ennui qui me presse,
Ma colère d'abord consulte ma sagesse,
Combine et règle tout, n'abandonne au hasard
Que ce qu'il faut enfin lui laisser. Un vieillard
Agit avec prudence. Ainsi que l'araignée
Tisse en un coin obscur sa toile empoisonnée,
Jette ses fils au vent, invisibles, visqueux,
Puis par des fils nouveaux les réunit entre eux;
Ainsi de mes projets la trame disposée
Arrête en ses réseaux la victime épuisée,
Et lorsque follement sa terreur s'y débat
Je bondis, un seul coup termine le combat.

SCÈNE II

AMILCAR, SÉPHARE, SPARTACUS,
GLADIATEURS dans le fond du théâtre.

Bien ! ne vous gênez pas; dormir, manger et boire,
C'est donc chaque matin ici la même histoire.
Je suis trop bon. Aussi que je tourne le dos,
Que je prenne à mon tour un moment de repos,
Tout est en l'air. Sans moi tout languit et s'arrête.

A-t-on lavé le cirque? Un lendemain de fête
Est un jour mal choisi pour se croiser les bras.
Il faut qu'on se remue, est-ce qu'on n'entend pas?
Je vais avec le fouet vous secouer l'oreille,
Si vous ne bougez pas. Allons, qu'on se réveille
Et vivement! En bas c'est une autre pitié:
Rien n'est prêt, rien ne va, rien n'est fait qu'à moitié.
Il est midi bientôt. A-t-on changé la paille
Des bêtes? Non, chacun songe à faire ripaille,
Et de viande et de vin s'emplit comme un tonneau.
Les bêtes jeûneront sans même avoir de l'eau.
C'est indécent.

SÉPHARE, *s'adressant à Amilcar.*

Pour voir il n'est que l'œil du maître.

AMILCAR, *à Spartacus.*

Quel est cet homme-là?

SPARTACUS, *à Amilcar.*

Tu devrais le connaître;
L'intendant de Crassus, du consul.

AMILCAR.

Serviteur!
Vous venez visiter le cirque. Quel honneur!
Si j'avais pu prévoir votre présence auguste,
Tout aurait été prêt, seigneur, à l'heure juste.
Veuillez donc m'excuser.

SÉPHARE.

Laissez là ces façons;
C'est à moi bien plutôt... Vous avez des garçons
Aussi frais qu'Apollon et bâtis comme Hercule.
Quels membres, quel aspect, comme le sang circule
Dans ces grands corps! Près d'eux, malgré tout mon esprit,
J'éprouve quelque effroi de me sentir petit.
Avec vous sans danger puis-je entrer dans leur groupe?

AMILCAR, *montrant Spartacus.*

Ce sont de vrais moutons. Le roi de notre troupe,
C'est lui.

SÉPHARE.

Je le crois bien. Depuis tantôt deux ans,

Je le connais; j'avais deviné cet enfant;
Nous avons aujourd'hui renoué connaissance,
Et je vois qu'il n'a pas trompé mon espérance.
En êtes-vous content ?

SPARTACUS.

Je fais ce que je peux.

AMILCAR.

Tu ne dis pas assez : tu peux ce que tu veux.
Voyez ses bras, son front, ses muscles, sa poitrine
Et ses yeux. Oui, devant son œil qui le domine
Un lion affamé ne vaut pas même un chien
Aboyant et fuyard, mes hommes ne sont rien.

SÉPHARE.

Mais les femmes?

AMILCAR.

Je crois qu'elles en sont malades;
Il lui pleut des billets, des soupirs, des œillades,
Et je suis étonné que la jeune Myrrha
Tarde tant aujourd'hui. Pour sûr on la verra.
Vous la connaissez bien : elle vendait des roses
Autrefois.

SÉPHARE.

Elle vend toujours les mêmes choses,
Étant de leur famille. Elle est fort à mon gré.
Quels sont ceux que je vois couchés sur ce degré ?

AMILCAR.

De ce côté ?

SÉPHARE.

Non pas, plus loin, sous les arcades.

AMILCAR.

C'est assez triste au fond, les blessés, les malades.
Si vous voulez pourtant...

SÉPHARE.

Un art ingénieux
Écarte les objets qui déplaisent aux yeux.
Ce qui me charme ici, ce qu'avant tout j'admire,

C'est un mélange heureux des larmes et du rire
Qui permet qu'en un lieu par la mort habité
On voile la douleur pour montrer la santé.
J'ai vu chez les Germains une fête pareille :
Le cri de la souffrance importunait l'oreille;
Ce n'était que grossier au lieu d'être joli.
Il convenait chez nous, où le peuple est poli,
Que l'on civilisât l'horreur et que l'arène
Fît un tombeau de fleurs à la victime humaine.
On lutte avec décence et les frémissements
De la mort vont se perdre au son des instruments.
L'épouvante s'enfuit. Accomplis en mesure
Des plaisirs monstrueux ménagent la nature.
N'est-ce pas ?

AMILCAR, à Spartacus.

Réponds-lui ! Je ne comprends pas bien
Si c'est un compliment.

SPARTACUS, à Amilcar.

C'est un grammairien.
C'est leur manière.

AMILCAR, à Spartacus.

Alors je ne sais que lui dire.

SPARTACUS, à Séphare.

Il faut baisser d'un ton la corde de ta lyre.

SÉPHARE.

Je viens de visiter le cirque d'à côté,
Et trouve maintenant qu'on l'avait trop vanté.
Qu'il ait quelque renom aux fêtes de province,
Soit, mais pour des Romains l'enjeu me semble mince.
Trop de Gaulois. L'un d'eux, Cimber, est bien planté;
Mais ces grands corps du Nord aux chaleurs de l'été
Fondent comme la neige et n'ont que l'apparence.
C'était mieux entendu du vivant de Maxence,
Qui n'hésitait jamais à demander au loin
Les beaux gladiateurs dont il avait besoin.
Son successeur calcule, il lésine, il marchande,
Trouve le gain douteux, la dépense trop grande,
Achète le rebut des hommes, au hasard,
Et ne présente rien qui frappe le regard.

AMILCAR.

Vous le connaissez bien.

SÉPHARE.

Puis ce qui me fait peine,
Ce sont ses animaux. Une ombre qui se traîne,
Du tigre primitif, un reste, un vain reflet,
Voilà ce qu'il vous montre; et c'est dans un baquet
Que ses ours, qui jadis naviguaient sur la glace,
Se baignent, manquant d'air, de fraîcheur et d'espace.
Aussi qu'arrive-t-il? que ces fils du soleil
Ou du Nord, épuisés, engourdis, sans réveil,
Semblent toujours dormir en entrant dans l'arène,
Et dès les premiers bonds s'arrêtent hors d'haleine.

AMILCAR.

Venez, vous allez voir mes animaux à moi.

SÉPHARE.

C'est que vous avez, vous, l'amour du peuple-roi,
Le respect des Romains.

AMILCAR.

Seigneur, j'ose le croire.

SÉPHARE.

Le consul le saura.

AMILCAR.

Quoi! j'aurai cette gloire!

SÉPHARE.

Il le saura, vous dis-je, et que vous comprenez
Quel important emploi dans Rome vous tenez.
Nous voulons réunir les jeux à la questure.
Que chez nous le plaisir ait sa magistrature
Et soit un instrument des dominations,
Où viendra s'achever l'orgueil des nations.

AMILCAR.

C'est de la politique.

SPARTACUS.

Elle est fort consulaire.

AMILCAR, à Spartacus.

Que dois-je dire encore?

SPARTACUS, au gardien.

Il faut surtout te taire.

AMILCAR.

C'est plus facile ainsi.

SÉPHARE.

Vous comprenez, l'ami,
Que je ne veuille ici m'expliquer qu'à demi.
Si quelqu'un jusqu'au fond lisait dans ma pensée
Et pouvait voir où va mon œuvre commencée
Malheur à lui! Ce sont les secrets de l'État;
De tout ce que j'ai dit vous ne parlerez pas.

AMILCAR.

Si j'en répète un mot je veux être malade,
Je veux...

SÉPHARE.

Continuons tous deux la promenade.

AMILCAR.

Pour vous entretenir je manquerai d'esprit,
Et Spartacus en a.

SÉPHARE.

J'aime à faire crédit.
Puis j'éprouve un plaisir que tu ne peux comprendre
En pensant que c'est toi qui devrais me défendre,
Si de quelque péril on était menacé
Dans le séjour terrible où je me suis placé.
Je te suis. De mes jours tu réponds?

AMILCAR.

Sur ma tête.

SÉPHARE, à Spartacus.

Invente un nouveau coup pour bien frapper la bête.
Réfléchis.

SCÈNE III

SPARTACUS.

A quoi donc? tout est délibéré,
Je suivrai le chemin que tu m'as préparé.
Réfléchir, hésiter, ce n'est pas être sage,
C'est vouloir expirer gardant sur le visage,
Comme un masque hideux, moi le fils d'un rhéteur,
Le nom de belluaire et de gladiateur.
Agissons, puisqu'agir c'est donner à mon crime
Un vengeur ou, du moins, une noble victime.
Quant il fallut, les dieux disposent notre sort,
Devenir ce bouffon qui jongle avec la mort,
Qui triomphe sans gloire et frappe sans colère,
Tout mon cœur révolté d'une telle misère
Se sentit défaillir. Je tendais au couteau
Ma gorge, refusant de devenir bourreau,
Mais mon crime aujourd'hui s'éclaire d'espérance,
Des maux que j'ai soufferts j'entrevois la vengeance.
Le fer qu'ils m'ont donné se tournera contre eux.
C'est toute la vertu que comportent ces lieux :
La grandeur y devient barbare, Rome impose
A tous nos sentiments cette métamorphose.
Contre elle déchaînons le monstre que je suis,
Le monstre qu'elle a fait. Camille, je ne puis
Te confondre avec Rome et te trouve coupable.
Laisserai-je accomplir l'hymen épouvantable
Qui va mêler ton sort au sort des révoltés,
Et faut-il qu'à ce prix nous soyons rachetés?
Quel crime as-tu commis, si ce n'est contre Rome?
Et je te punirais en t'aimant? Que cet homme,
Du rêve, qu'il poursuit froidement amoureux,
Au hasard des combats livre un si cher enjeu,
Je le comprends, la haine ose tout entreprendre.
A tes brillants destins, Camille, il faut te rendre,
Il faut... Quoi ! Métellus la tiendrait de ma main?
Ce cœur qui fut à moi vivrait pour un Romain?
A l'Olympe, à leurs dieux, aux lois que je blasphème,
Moi, chef des révoltés, je la rendrais moi-même?
Non, à mon espérance il faut aussi l'unir,
Destin, viens nous sauver ensemble ou nous punir !

SCÈNE IV

SPARTACUS, MYRRHA.

SPARTACUS.

C'est vous, belle Myrrha !

MYRRHA.

L'on m'avait retenue ;
Mais j'ai tant fait qu'enfin me voici revenue
Dans Rome où je croyais retrouver les plaisirs.
L'intendant de Crassus a troublé mes loisirs.
Il prétend que je puis servir la République,
Et grâce à lui je nage en pleine politique.
Je vais, je viens, portant des lettres, rapportant
Des réponses qu'il dit excellentes, n'ayant
Plus le temps de te voir, et lorsque j'en murmure
Il me calme, il promet des maisons à Subure,
Il me flatte. Il paraît qu'en agissant ainsi
Je sers mes intérêts, je sers les tiens aussi.
Je me résigne et marche au milieu du mystère,
Avec quelque embarras, n'ayant pas de lumière
Hors celle de l'amour, un dieu qui n'y voit pas,
Ou si mal que je crains qu'il n'égare mes pas.
Tu sais comme elle a peur, Stella, quand elle avance
Dans le cirque, les yeux bandés, et que sa danse
Doir passer au-dessus des œufs sans les briser.
Elle hésite; son pied ne sait où se poser ;
Le mien non plus. J'attends une mésaventure,
J'écrase un œuf ou bien je manque la mesure.
Si sur quelque secret j'avais imprudemment
Mis le pied ! tu souris. Tout va donc gentiment?
Mais tout quoi ? Je ne sais pas un mot de l'affaire;
Mon ignorance est-elle à ce point nécessaire?

SPARTACUS.

Encore un peu de temps marche les yeux fermés.

MYRRHA.

Les hommes sont ainsi. Qu'ils se sentent aimés
Ils abusent de vous. Pauvre Myrrha ! ma vue
Lisait plus clairement jadis ma bienvenue

Dans tes yeux. J'ai vieilli peut-être? Mais d'un jour
Seulement, et d'un an a vieilli ton amour.
A moins que ta froideur... Oui, je te remercie,
Ta froideur, je le vois, vient de la jalousie.
Comprends qu'elle est injuste étant ce que je suis,
Pour éviter mon sort cherche ce que je puis.
Beaucoup plus que mon cœur mon destin est coupable,
Écoute, il faut aussi que tu sois raisonnable.

SPARTACUS.

Je le suis.

MYRRHA.

Ne le sois ni par trop, ni trop peu;
Non, gardons notre amour dans son juste milieu.
De mon temps et de moi, s'il reste quelque chose,
J'apporte à mon ami ce peu dont je dispose;
Lasse d'avoir menti, des chansons et du bruit,
C'est ici que Myrrha se retrouve et s'enfuit.
Ainsi, c'est entendu. — Mène-moi voir les bêtes
Qui viennent, m'a-t-on dit, d'arriver pour les fêtes.

Spartacus et Myrrha sortent.

SCÈNE V

VALÈRE, MÉGARE.

VALÈRE, *entre, poursuivi par Mégare.*

Que vous ai-je donc fait?

MÉGARE.

Tu nous déshonoras
L'autre soir dans les jeux, tu te désespéras,
Tu criais, tu pleurais, ta mine était risible :
On oppose à la force un courage insensible.
Un autre comme toi, ce serait fait de nous,
Et de l'honneur du corps on n'est pas moins jaloux.

VALÈRE.

L'honneur du corps, ô dieux!

MÉGARE.

Eh bien ! c'est la première
Troupe, je m'y connais, de l'Italie entière.
Le seigneur Amilcar, notre maître, n'a rien
Négligé : les décors, les hommes, tout est bien,
Et jamais l'on n'a vu de fête plus féroce.

VALÈRE.

C'est aussi pour cela que mon sort est atroce.

MÉGARE.

L'ordinaire est passable. A la veille des jeux
On nous donne du vin, du meilleur, du plus vieux.
Il fait un sang actif et dans des corps de glace
Il verserait, je crois, la souplesse et l'audace.
Tu ne comprends donc pas, poltron et buveur d'eau,
La splendeur du spectacle et ce qu'il a de beau ?
Alors qu'aux hurlements des tigres d'Hyrcanie,
Des éléphants, des ours venus de Germanie,
Les blonds enfants du Nord et les noirs Africains,
Mêlent confusément, sous les yeux des Romains,
Deux mondes réunis dans une étroite enceinte :
Le Thrace et le Gaulois, la fureur et la feinte,
L'orgie éclate et tonne ; et les hommes sont beaux
Comme les léopards ou comme les taureaux.
C'est alors qu'applaudis d'un public idolâtre,
Ou Spartacus ou moi, dans cet amphitéâtre
Nous descendons portant la terreur devant nous.
Le peuple s'est dressé, confusément, debout,
Il tremble, il applaudit. Une horreur enivrante
Circule dans les airs implacable et brûlante.
Un tumulte sans nom, monstrueux, où la voix
De la ville se mêle aux hurlements qu'aux bois
Font les hôtes venus de la forêt lointaine,
Comme un vent de douleur passe et court sur l'arène,
Puis l'horreur fait silence, et, triomphant du bruit,
La mort sur ces débris descend avec la nuit.
C'est alors qu'un esclave infirme et ridicule,
Une torche à la main, dans l'arène circule,
Il fuit un léopard, il heurte un éléphant,
Parfois même son pied s'accrochant contre un banc,
Sa crainte dans ce bois immobile, insensible,
Croit rencontrer un monstre, une griffe terrible ;
Il implore sa grâce et des bravos moqueurs
Accordent l'existence à ses lâches terreurs.

Ce sera là ton sort si tu ne veux mieux faire.
Le nôtre est glorieux. Souvent notre salaire,
C'est le cœur d'une femme et ce n'est pas toujours
La courtisane avec ses faciles amours;
Non, c'est une Romaine, une patricienne
Du sang de Scipion, de race fabienne,
Que l'horreur de nos jeux enivre. Dans nos bras
Elle embrasse le fer et l'odeur des combats,
Nos dangers de demain, sa honte, nos blessures;
La femme aime le fer, la peur et les armures.
A présent que je t'ai montré notre métier
Dans son lustre, tu vas rafraîchir mon gosier,
Ayant parlé longtemps, contre mon ordinaire,
J'ai soif. De mes discours tu me dois le salaire.
Tu comprends, n'est-ce pas, ami? Passe d'abord,
Viens, et faisons couler le nectar à plein bord.

VALÈRE.

Mais depuis ce matin j'ai pour toi, ma parole!
Tout dépensé; je n'ai plus rien, pas une obole.

MÉGARE.

C'est un malheur alors, ami. Lorsque je bois
Je sais être bon prince ainsi que tu le vois,
Et comme un sénateur dans une heure d'ivresse
Délivre un vieil esclave, une jeune maîtresse,
A causer avec toi je puis m'humilier.
Une coupe me rend humain et familier;
Mais je deviens semblable au lion du Numide,
Quand la soif me torture et rend ma gorge aride.
C'est sans méchanceté qu'elle me rend méchant,
Car l'ivresse m'endort aussi doux qu'un enfant.
Verse-moi le sommeil, allons esclave, à boire!
Triomphe par le vin du fils de la victoire.
Quand nous aurons choqué la coupe, je serai
Le meilleur des amis et je te défendrai.

Valère et Mégare sortent.

SCÈNE VI

SPARTACUS, MYRRHA.

MYRRHA.

Non ! je ne vis jamais une ménagerie
Plus belle, plus nombreuse et mieux mise en furie.
C'était bien à Capoue. Ici c'est mieux. Comment
Dompter le tigre? Il doit coûter beaucoup d'argent.

SPARTACUS.

Il en vaut, mais il a trouvé son maître.

MYRRHA.

Un homme?

SPARTACUS.

Devines-tu son nom?

MYRRHA.

Oui, c'est toi qu'il se nomme.
O mon maître ! je sens comme un frémissement
D'orgueil, quand à ton bras je marche doucement,
De songer que ce soir ta force surhumaine
Aura fermé la gueule à la bête africaine.
Est-il au monde un monstre aussi terrible ?

SPARTACUS.

Toi !

MYRRHA.

Un monstre aussi terrible, et ce monstre c'est moi?

SPARTACUS.

Sans doute. Tes cheveux que l'Orient parfume,
Tes yeux brillants et fiers où le désir s'allume,
Ont un charme si doux qu'il rend les jeunes vieux
Et les vieillards enfants. Comme moi par mes jeux
Tu règnes par les tiens. Ton glaive est un sourire,
Et sur la déraison s'établit ton empire.

MYRRHA.

C'est pourtant vrai.

SPARTACUS.

C'est vrai. Comptons tes animaux.

MYRRHA.

Métellus et Varron.

SPARTACUS.

Au total deux pourceaux.

MYRRHA.

Le fils de Clinias.

SPARTACUS.

Vautour, oiseau de proie,
Et le gros Philénon ?

MYRRHA.

Lui, c'est la petite oie.
Les Paul, les Fabien, les Cosse et les Othon.

SPARTACUS.

Les singes, les chacals, les loups et le glouton.

MYRRHA.

Puis Gallus le bossu, qu'est-il?

SPARTACUS.

Le dromadaire.
Je crois que nous touchons la fin de l'inventaire
Et que j'ai défilé tout ton monde. Retiens
Tes animaux captifs comme je fais les miens,
Car, sans pousser plus loin cette plaisanterie,
Nous régnons tous les deux sur la ménagerie.

MYRRHA.

Et moi sur toi mon maître; autant qu'on peut, du moins,
Régner, quand à servir on borne tous ses soins.
De ton amour pour moi s'il fallait que je doute...

SPARTACUS.

Le gardien est-il là?

MYRRHA, après avoir regardé au dehors.

Non, personne n'écoute.
Le vestibule est vide. On mange en ce moment
Dans la salle du fond.

SPARTACUS.

As-tu du cœur?

MYRRHA.

Souvent.

SPARTACUS.

Je viendrai demain soir. Que la table soit prête
Dans ta maison.

MYRRHA.

C'est dit.

SPARTACUS.

Surtout reste muette
Comme la tombe.

MYRRHA.

Autant qu'elle. Nous serons deux,
Ou plus?

SPARTACUS.

Nous serons trois d'abord, et moins nombreux
Quand le coup sera fait.

MYRRHA.

La table sera rouge.

SPARTACUS.

Il s'agit de poison, et personne ne bouge.

MYRRHA.

Où trouver le poison?

SPARTACUS.

J'en ai toujours sur moi.
Ce qui touche à la mort rentre dans mon emploi.

MYRRHA.

A demain.

SPARTACUS.

Oui. Surtout garde qu'on ne soupçonne
Ma visite. Sois seule et ne parle à personne.

MYRRHA, revient après s'être éloignée.

Dis-moi pour t'affranchir s'il faut beaucoup d'argent?

SPARTACUS.

On peut, belle Myrrha, réussir autrement.
Rome depuis deux ans devient une caverne
Où l'en est en danger, si le soir sans lanterne
On se hasarde loin des quartiers fréquentés.
Les passants en plein jour risquent d'être arrêtés.
Tout va de mal en pis depuis qu'on mit Bolide
Dans un poste qui veut qu'on soit jeune et solide,
Qu'on connaisse les coins propres aux mauvais coups,
Les lieux, où les brigands tiennent leurs rendez-vous,
Et qu'on soit sur leur dos jour et nuit. Qu'on me donne
Cette place. Je sais ce qu'il leur faut. Personne
Mieux que moi ne saurait y trouver son profit.
Sans qu'il t'en coûte rien, je suis libre.

MYRRRHA.

Il suffit.
Je verrai mes amis.

SPARTACUS.

Métellus pourrait-être

MYRRHA.

Utile à ce sujet.

SPARTACUS.

Je le verrai, mon maître;
Et de cette façon, sans bourse délier,
La République est là, Myrrha, pour tout payer.

Myrrha sort.

Qui vient ici? Mégare, aux trousses de Valère.
Mégare est dangereux. Le frapper par derrière
Serait-ce un crime? Non. Je défends aujourd'hui
Beaucoup plus que mes jours, et ne supprime en lui
Qu'une bête qui peut servir la tyrannie
En immolant en moi l'espoir et le génie
De mon père!

SCÈNE VII

MÉGARE, VALÈRE, SPARTACUS.

VALÈRE.

Le vin redouble ses fureurs.
Au secours! sauvez-moi du monstre, ou bien je meurs.

MÉGARE.

Le vin ne m'adoucit jamais quand on me laisse,
Ainsi que tu le fis, au début de l'ivresse;
Dans cet état flottant qui n'est plus la raison
Sans être le sommeil, le vin m'est un poison.
Achève ton ouvrage.

VALÈRE.

Et le moyen, de grâce,
Au secours! sauvez-moi!

MÉGARE.

Comment, une menace!

VALÈRE.

Défendez-moi du monstre et prenez mon argent,
S'il m'en reste.

MÉGARE.

Tu vois, Valère, effrontément

Spartacus qui s'est avancé le frappe de son poignard.

Tu mentais, il t'en reste encore un peu. Misère!
On vient de me frapper moi-même par derrière.
Je suis fini. C'est toi, Spartacus. Comme un chien
Tu me mords les talons. Ah! cela n'est pas bien.
Autrefois j'étais brave Il m'en souvient, l'arène
Frémissait de plaisir lorsque j'entrais en scène.
Ce que c'est que de nous! Tout passe en un moment;
Jette-moi ce manteau pour finir décemment.

Spartacus lui jette un manteau.

Personne ne me voit. Personne ne m'admire.
Si la foule était là! J'ai la force de rire,

Mais je ne l'aurai plus bientôt. Je suis à bout.
Ah ! cette solitude est plus triste que tout.

SPARTACUS, à Valère qui reste immobile devant le cadavre de Mégare.

Ami, suis mon conseil, encor qu'il soit barbare.
Le destin l'est aussi. La fin qu'on te prépare
Est atrocement lente et terrible ; veux-tu
— L'intérêt te l'ordonne autant que la vertu —
Qu'elle soit calme, prompte et dérobe à ton maître
Le gain qu'en ta souffrance il pouvait se promettre?
C'est presque le voler. Accepte ce flacon ;
La liqueur qu'il renferme est un subtil poison.
Il tient la liberté dans sa prison d'albâtre.
Veux-tu traîner longtemps dans leur amphithéâtre ?
L'ivresse qu'il procure est douce; sans efforts
Ton âme en le vidant descendra chez les morts.
Prends, je suis généreux.

VALÈRE.

Oui, j'ai soif de la tombe.
Sous l'excès de ses maux mon désespoir succombe.
Donne-le. Ce n'est pas la mort, c'est le sommeil.
Tu vas me délivrer. Salut, poison vermeil !
Salut, mon seul ami !

SPARTACUS.

Que ma main meurtrière
Presse du moins la tienne à ton heure dernière,
Au nom des malheureux immolés tant de fois
Bois à mon espérance.

VALÈRE.

O liberté ! j'y bois !

SPARTACUS.

Il tourne sur lui-même, il tombe, il se relève
Pour retomber; il part pour le pays du rêve.
Deux gouttes ont suffi. Le reste servira
Demain. Dans les enfers ton maître te suivra.

Il jette un manteau sur le corps de Valère.

Pardonne à ton bourreau. Tu n'es pas sa victime,
Car ici la pitié se prouve par le crime.

SCÈNE VIII

SPARTACUS, AMILCAR, UNE TROUPE DE GLADIATEURS.

AMILCAR.

Vous m'avez entendu. Pour terminer les jeux
Cérax et Spartacus, puis Mégare. Je veux
Que chacun soit au poste une heure avant la fête.
Tribulcon et Rufus, puis Valère avec Gête.
Mégare n'est pas là ?

SPARTACUS.

Il est dans un état.
Mon maître, je le crains, à ne combattre pas.

AMILCAR.

Il est gris. C'est toujours ainsi qu'il se dégrise.

SPARTACUS, *soulevant le manteau qui cache Mégare.*

Hélas! il vient de faire une pire sottise ;
Il n'est plus qu'un cadavre ainsi que tu peux voir.

AMILCAR.

Qui donc l'assassina ?

SPARTACUS.

Je cherche à le savoir.
Il soulève le manteau qui cache Valère.
Valère est près de lui. Peut-être d'épouvante
Est-il mort? Il n'a point de blessure apparente.

AMILCAR.

Mon ami, c'en est trop. Oui, c'est trop de malheur.
Tout cela dans un jour m'arriver! L'un de peur
S'assassine lui-même, et l'autre, ce colosse,
Effondré! Puis je viens de perdre le molosse
Que j'avais fait venir d'Espagne tout exprès.
On parle des profits, mais parle-t-on des frais?
Par la mort, par le sang, brigands, voleurs et drôles!
Voulez-vous que mon fouet vous marque les épaules,

Et vous ai-je nourris de vin et de moutons
Pour que vous vous tanniez la peau? non, mes garçons !
Votre peau n'appartient qu'au cirque ! à l'Italie !
A Rome ! à moi ! malheur à celui qui l'oublie !
Songez-y bien, vous dis-je, et croyez que ma voix
Cherche à vous raisonner pour la dernière fois.

SPARTACUS.

Bannissons le chagrin dans un jour d'allégresse.
Bannis-le. Quel concours de public ! Il se presse
De tous côtés. Ce soir Rome entière viendra,
Et demain je t'invite à souper chez Myrrha.

DEUXIÈME PARTIE

La façade d'une villa dont le jardin se continue par un jardin public.

SCÈNE PREMIÈRE

SÉPHARE, MÉTELLUS.

SÉPHARE.

Donnez-moi, Métellus, un moment d'audience.
Si vous me refusez je vous fais violence.
Je promets d'être court. Mais il est important
Que je parle au préteur d'abord, puis à l'amant.
Je prétends vous sauver, vous et la République ;
Il s'agit de l'amour et de la politique.

MÉTELLUS.

J'écouterais à moins.

SÉPHARE.

Eh bien ! pour abréger,
Myrrha vous fait grand tort et Rome est en danger.

MÉTELLUS.

La nouvelle est terrible et jamais la sibylle
N'a, pour nous effrayer, mieux resserré son style.
Vous parlez en oracle. Or, pour être écouté,
Le vôtre exigerait un peu plus de clarté.

SÉPHARE.

Voyez-vous, Métellus, sans quelque inquiétude
De nos gladiateurs grandir la multitude?
Les carrefours sont pleins de leurs groupes errants
Dont le féroce aspect alarme les passants.
Nous sommes envahis par une affreuse race
De géants paresseux qui mendie et menace.
On les fête d'ailleurs, chacun veut les avoir :
C'est un luxe obligé. L'on ne saurait plus voir
Le candidat briguant une magistrature
De bourgade voulant faire quelque figure
Qui, surenchérissant pour recruter ses jeux,
Ne mette son orgueil à combler d'or ces gueux.
Préneste en fait venir pour imiter Ostie,
Fabaris veut les siens par pure jalousie,
Anxur entre en concours avec Marrubium,
Mutusca rivalise avec Crustumerum,
La petite Ardéa, l'invisible Amasène,
A l'égal de Capoue ordonnent leur arène;
Car le pâtre qui vit aux pieds de l'Apennin,
Croit, en prenant nos goûts, devenir citadin.

MÉTELLUS.

Eh! que faire à Préneste à moins qu'on ne s'amuse?

SÉPHARE.

Sans doute. Le plaisir n'a pas besoin d'excuse ;
Si dans Crustumerum quelqu'un sait en trouver
J'aurai mauvaise grâce à vouloir l'en priver;
Je ne suis point jaloux de Formie ou d'Ardée
Et de les dépouiller je n'eus jamais l'idée.

MÉTELLUS.

Alors que voulez-vous?

SÉPHARE.

Je voudrais seulement
Qu'on impose une règle à leur amusement;
Que Rome qui préside aux plaisirs de la terre
Les surveille partout, comme un enfant, sa mère,
Et ne permette point que sa facilité
Trouble un jour son repos et sa sécurité;
Qu'aux proscrits, aux débris des discordes civiles
On enlève l'appui des vengeances serviles;

Que les monstres humains, que les gladiateurs,
Dans le cirque, contre eux, épuisent leurs fureurs
Et ne viennent jamais dans la ville alarmée
Fomenter le désordre et grossir son armée.
Le mal est imminent.

MÉTELLUS.

Voyez-vous le moyen
De l'éviter?

SÉPHARE.

Un seul, mais infaillible.

MÉTELLUS.

Eh bien?

SÉPHARE.

Nommez un surveillant aux jeux dans chaque ville
Choisi comme il convient.

MÉTELLUS.

Le remède est facile.
Il s'agit seulement...

SÉPHARE, montrant à Métellus les tablettes qu'il a préparées déjà.

J'ai sur chaque paquet.
Mis un nom.

MÉTELLUS.

Il suffit d'y joindre mon cachet.

SÉPHARE, pendant que Métellus met son sceau sur les tablettes qu'il lui présente.

Le chef qui va régner sur ces bandes farouches,
Est un homme au bras faible, aux yeux fuyants et louches.
C'est moi ! me voyez-vous avec le lieutenant
Que je me suis choisi pour m'aider, conduisant
D'une voix de vieillard, mais d'une âme assurée
Pour la chasse d'enfer ma meute à la curée ?

MÉTELLUS.

Vous serez dévoré par vos bêtes.

SÉPHARE.

Vraiment.
J'espère, ô Métellus, les nourrir autrement.

MÉTELLUS.

Vous êtes du préteur satisfait, je suppose ;
Qu'allez-vous reprocher à l'amant?

SÉPHARE, en vérifiant les tablettes qui lui sont rendues par Métellus.

Peu de chose.
Je ne puis me fâcher dans un pareil moment.
Ce que vous faites là me désarme vraiment.

MÉTELLUS.

Grondez-moi, je le veux, j'en ai pris l'habitude.

SÉPHARE.

Qu'un homme tel que moi cherche la solitude
Et le repas fini s'échappe du palais,
Il peut assurément agir comme je fais.
Nul ne s'affligera d'une trop longue absence ;
Dans mon obscurité, grâce à l'indifférence
Tout me devient permis. A parler franchement,
M'imiter c'est agir par trop modestement,
Et cette liberté dont Métellus abuse
Innocente chez moi, chez vous n'a point d'excuse.

MÉTELLUS.

Je tâcherai demain de réparer mon tort.

SÉPHARE.

Eh! pour le réparer est-il besoin d'effort.
Peut-on chercher ailleurs un plus charmant service
Que celui dont si peu vous remplissez l'office?
Qui ne voudrait tenir votre rôle? rester
Au poste? quel démon vous force à le quitter?
Est-il à Rome, est-il dans l'Italie entière
Une plus ravissante et plus riche héritière.
La nature épuisa ses dons en la créant,
La fortune et les dieux la traitent en enfant,
Et peut-être mes soins achevant mon élève
Dans la réalité l'on voit vivre le rêve.
Que lui reprochez-vous?

MÉTELLUS.

Mais rien en vérité.
La coupable est surtout, Myrrha, qui m'a gâté

SÉPHARE.

Vous trouvez que Myrrha n'a point la grâce altière
Dont Camille est armée ainsi qu'une guerrière ;
Mais qu'un accueil plus libre, un naturel heureux
Compensent la fierté dont elle manque un peu.
C'est très-juste. Pourtant à vous parler sans feinte,
Elle abrége un peu trop le chemin de Corinthe.
Quand on est conquérant en matière de cœur,
On aime à rencontrer d'abord quelque rigueur.

MÉTELLUS.

Myrrha n'est pas banale et vaut mieux qu'on ne pense.

SÉPHARE.

Vous n'avez pas, mon cher, à prendre sa défense.
Je l'estime à son prix et je blâme encore moins
Un homme tel que vous de lui donner des soins.
On l'estime dans Rome, elle est fort à la mode.
J'indique seulement un vice de méthode.
Puisque vous lui plaisez vous lui plairez toujours,
Mais il faut plus de suite en vos nobles amours.

MÉTELLUS.

Ils valent, j'en conviens, l'effort que je vais faire,
Et Camille après tout est en droit de me plaire
Quoique trop de fraîcheur ne gâte sa beauté,
Et qu'elle ait quelque peu de singularité.
Puis, sa perfection la rend si différente
Des autres, et je crains qu'elle ne soit savante
Beaucoup plus que dans Rome on ne l'est aujourd'hui.
Souvent trop de froideur amène de l'ennui.
Aux conversations elle semble distraite
Et répond à côté. Quelquefois elle traite
Des sujets sérieux et montre de l'esprit,
Mais je voudrais qu'il fût aux femmes interdit.
Puisqu'aussi bien tous deux nous la trouvons charmante,
Entre nous, convenez qu'elle est un peu pédante.

SÉPHARE.

A cet âge après tout c'est un défaut léger
Que votre intimité suffit à corriger.
Elle a, près d'un vieillard, et dans la solitude,
Pris pour distraction la campagne et l'étude,
Ce goût, par d'autres goûts sera vite effacé,

Et Rome aura raison de ce triste passé.
Le plaisir qu'elle ignore et qu'elle va connaître
Pénétrera son cœur pour le changer peut-être.

MÉTELLUS.

J'en accepte l'augure et pense en vérité
Qu'en quittant un milieu qu'elle a trop habité
Elle prendra le ton qui sied à sa noblesse.
Au lieu d'aimer les arts, la musique, la Grèce,
Qu'elle sache à présent notre mode, nos mœurs,
Nos lois, et quel cheval aux courses fut vainqueur.
Vous qui sur tout sujet possédez des lumières
Romanisez un peu son âme et ses manières;
Qu'elle soit de son temps, de son rang, de ses dieux,
Digne de sa fortune et de nos grands aïeux ;
Qu'elle reste Romaine enfin, patricienne,
Et non point philosophe ou bien Athénienne.

SÉPHARE.

Mais êtes-vous Romain vous-même, Métellus ?
Je cherche autour de nous et ne retrouve plus
Du Romain d'autrefois la sévère attitude.
Le maintien, le langage a cessé d'être rude,
L'esprit s'est étendu, peut-être efféminé,
Et le goût, chaque jour, devient plus raffiné.
Pensez-vous pour cela valoir moins que vos pères?
Vos plaisirs sont riants, les leurs étaient sévères.
Ils aimaient seulement les chevaux et les chiens,
Vous, vous aimez la danse et les grammairiens,
Leur force fut sans grâce et demeura barbare.
Il faut un héritier prodigue au père avare,
Et comme ils ont conquis le monde sans jouir,
Votre rôle aujourd'hui consiste à l'éblouir.
Les femmes ont subi, comme étant plus légères,
L'invasion, le goût des modes étrangères,
Et pour ne pas longtemps égarer l'entretien,
Elle est Athénienne et vous Athénien.
D'ailleurs elle apprendra le monde qu'elle ignore,
Et quant à son esprit que vous blâmez encore
Comme trop différent de l'usage et du goût
Qui règne à Rome, eh bien, il faut compter sur vous,
C'est à vous de le mettre au point qui sait vous plaire,
J'ai fait ce que pouvait un maître de grammaire.

MÉTELLUS.

Oui, vous avez raison. Dès qu'elle aura goûté

Les plaisirs que son rang promet à sa beauté,
Elle portera bien sa nouvelle fortune.
Sous des cheveux germains couvrant sa tête brune,
Elle aura le grand air qu'il lui convient d'avoir
Aux fêtes, aux festins. Déjà je crois la voir:
Des colliers d'ambre aux bras, des perles aux sandales,
Elle suit à pas lents nos routes triomphales,
Des dépouilles du monde étalant le trésor
Par le luxe embelli elle l'efface encor,
Et si de sa science il reste quelque chose
Il en restera peu dans sa métamorphose.
Sa fortune est immense à ce que l'on prétend ?

SÉPHARE.

Elle est immense, oui.

MÉTELLUS.

Celle de l'intendant
Doit être assez honnête aussi, je l'imagine ?
Je vous trouve changé de tournure et de mine,
Vous n'étiez pas ainsi jadis, s'il m'en souvient.

SÉPHARE.

J'ai pris mes fonctions et l'air qui leur convient,
Dur aux sous-intendants, âpre avec eux et rogue,
Veillant aux intérêts du maître, comme un dogue
Qui garde des moutons et n'en laisse approcher
D'autre dent que la sienne et celle du boucher.
Mais nourrir un bon chien, comme il peut apparaître
Par mes comptes, du loup c'est défendre le maître.
Ai-je tort ou raison?

MÉTELLUS.

Raison sans contredit,
Et chez moi comme ici vous aurez tout crédit
Lorsque nos deux maisons bientôt n'en feront qu'une.
Myrrha m'attend. Cachez cette bonne fortune
A qui de droit. L'amant vous livre ses secrets
Et vous laisse à plaider ses autres intérêts.

Métellus sort.

SCÈNE II

SÉPHARE, CAMILLE.

SÉPHARE.

Ils sont en bonnes mains.

Voyant arriver Camille.

Touchante sympathie!
Il s'éloigne, et par là vient l'adverse partie.

CAMILLE.

Je pensais avec vous rencontrer Métellus?

SÉPHARE.

Il sort et d'aujourd'hui, nous ne le verrons plus.

CAMILLE.

Pour la première fois j'eusse aimé sa présence.
Je venais lui permettre une plus longue absence.
Mon père a consenti, touché par mes ennuis,
A me souffrir encore en l'état où je suis,
Et, sans avoir rompu cet hymen qu'il diffère,
Me laisse respirer. Je le fais et j'espère.

SÉPHARE.

Qu'espérez-vous? Chacun respecte vos désirs;
Mais il faut bien donner un nom à des soupirs.
Si Métellus déplaît, un autre a dû vous plaire.
Vous rougissez? Eh bien, parlez, pourquoi vous taire
Et surtout avec moi?

CAMILLE.

Mais pourquoi me presser
Et du choix d'un amant sitôt m'embarrasser?
J'arrive. Dans ces lieux où je m'installe à peine
Puis-je prendre un époux avant de prendre haleine?

SÉPHARE.

Non. Un chagrin secret perce en votre enjouement.
Vos yeux sont pleins de pleurs; votre sourire ment.

On peut tromper tes dieux, ton amant même un père,
On ne trompera pas l'amitié qui m'éclaire.

CAMILLE.

Que je suis malheureuse ! O ciel !

SÉPHARE.

Relevez-vous,
Camille !

CAMILLE.

Non ! il faut que je reste à genoux,
La tête dans mes mains, dérobant à ma vue
L'abîme de la honte où je suis descendue,
Où je descends toujours sans en trouver le fond ;
Et même ainsi l'aveu de mon amour sans nom
Me glace d'épouvante et rougit mon visage,
Quoiqu'il me plaise, hélas, et dompte mon courage.

SÉPHARE.

Remettez-vous, parlez. Celui qui vous entend
Ne vous jugera point et son cœur vous comprend.

CAMILLE.

Oui ! lorsqu'à tous ici je cachais ma pensée,
Tu la vis de frayeur et de honte brisée,
Tu sus la découvrir sous mes propos menteurs,
Tu sus quel deuil couvraient ma parure et mes fleurs.
Oui, parler à genoux, au vieux maître que j'aime,
C'est presque ne parler qu'au silence, à moi-même;
Mais le silence et moi ne peuvent sans trembler
Entendre le secret que je vais révéler.
O toi dont les leçons formèrent mon enfance,
Apprends combien mon cœur trompa ton espérance,
Par quel entraînement fatal et ténébreux
S'égara la Romaine et la fille des dieux,
Celle qui cependant portait en sa mémoire
Un nom au Capitole écrit par notre histoire,
Ton élève, l'enfant d'un si long souvenir,
Camille qui naquit pour un autre avenir !
Un soir, j'avais seize ans, on me mène au théâtre
Pour assister aux jeux dont Rome est idolâtre.
Le peuple se pressant aux pieds des sénateurs
Appelait le signal de ses vastes clameurs,
Ou s'enivrait des chants d'Estelle et de Néère.

A pas lents je gagnais la loge circulaire ;
J'entendais des accents et des mots inconnus,
Je fermais, je rouvrais des yeux irrésolus.
Je ne sais quelle ardeur triste mais enivrante,
Faisait battre mon cœur dans une horrible attente.

SÉPHARE.

Achève.

CAMILLE.

Pour parler il faut trouver des mots.
Je n'en ai plus. Comprends le reste à mes sanglots.
De mon trouble naquit l'amour. Puis le vertige
Me saisit. Comprends-tu ?

SÉPHARE.

Je comprends tout, te dis-je.
Si quelque plébéienne eût aimé comme toi,
De cet amour étrange elle eût senti l'effroi,
Sans rien tenter. Sa crainte eût été souveraine.
Ta naissance te fit une âme plus hautaine.
Dans cet enivrement d'orgueil et de pouvoir,
Tout ce que l'on souhaite on ose le vouloir.
Le monde est peu pour vous ; ses mépris, on les brave.
Oui, de ses seuls désirs la fortune est esclave.

CAMILLE.

Je ne te dirai point ma honte, ma douleur,
Quel effroi, quel espoir ont partagé mon cœur,
Comment par un démon ou bien par un génie
La route qui descend devint tout aplanie ;
Comment pour m'entraîner sans que j'y prisse part
Tout semble combiné, tout, même le hasard.
Un prodige plus grand m'attendait. J'osais croire
Qu'en le voyant j'allais revenir à la gloire
Par pitié de moi-même et mépris d'un tel choix.
Que devins-je, grands dieux, quand je vis devant moi
Dans le gladiateur de Capoue et de Rome
Au lieu du monstre, hélas ! au lieu du monstre, un homme,
Au lieu d'un homme, un dieu, qui maître de mon cœur
A soumis mon esprit à son esprit vainqueur.
J'ai tout dit, presque tout, oui, voilà mon histoire ;
Elle est inexplicable, et je ne puis y croire
Encore.

SÉPHARE.

Eh bien ! son nom ?

CAMILLE.

Son nom ! c'est dans tes bras
Que j'oserai parler pour ne m'entendre pas.

Elle lui dit ainsi ce qu'il sait déjà.

SÉPHARE.

O mes enfants !

CAMILLE.

Comment! quel sentiment t'inspire?
Tu veux bien me pardonner. Tu devrais me maudire.
Ton œil s'est enflammé mais sans inimitié.
Je n'y vois ni mépris, ni terreur, ni pitié,
Non, rien de tout cela. Tu m'approuves peut-être?
Pour m'approuver ainsi qui donc es-tu, mon maître?

SÉPHARE.

Je suis son père.

CAMILLE.

Toi, son père!

SÉPHARE.

Et ton amour
N'est point né du hasard ni l'œuvre d'un seul jour;
Un immense dessein, conçu sous mes auspices
L'exigeait, et déjà veut d'autres sacrifices :
Ils dépendent de toi. C'est à toi d'achever
Ce qu'en formant ton cœur le mien osa rêver.
L'audace d'un vieillard et l'effort d'un homme
Ne peuvent rien sans toi, Camille, orgueil de Rome.
Dès longtemps un projet sinistre en sa grandeur
A desséché, brûlé, dévasté tout mon cœur,
N'y laissant rien d'humain, m'enlevant à moi-même,
A tout ce que l'on hait, comme à tout ce qu'on aime
Seul il resta debout, car tout s'est effacé
Sous son souffle à la fois dévorant et glacé,
Tout vécut ou mourut pour animer mon rêve,
Je lui donnai mon fils d'abord, puis mon élève.

CAMILLE.

Relève-toi. Tu peux m'entretenir debout
De ce rêve sans nom auquel tu livras tout.
Il en est que les dieux mettent dans l'âme humaine.

Le tien est de ceux-là peut-être.

SÉPHARE.

Une Romaine
Ne saurait l'approuver.

CAMILLE.

Achève cependant,
Et, puisqu'il est ton fils et déjà mon amant,
Crois qu'ayant beaucoup fait je puis beaucoup entendre.
Pour achever mon crime il faut...

SÉPARE.

Quoi?

CAMILLE.

Le comprendre?

SÉPHARE.

Ah! ce n'est point assez. Pour qu'il soit accepté
Il faut l'amour, il faut sa générosité,
Son audace sans frein, cet étrange délice
Qui fait que la victime accourt au sacrifice,
Et soumise au destin, comme au maître l'enfant,
A travers le péril ne voit plus que l'amant;
Il faut que ce soit lui qui parle et qui t'explique
Ce qu'il peut t'expliquer mieux que ma rhétorique.
Je me retire; il vient.

SCÈNE III

SPARTACUS, CAMILLE.

SPARTACUS.

O fille des Romains,
Pour la première fois mon sort est en tes mains,
Et je viens, car l'amour sait se trahir lui-même,
Remettre un grand secret entre des mains que j'aime.
Un instinct plus puissant que n'est ma volonté
Veut que j'ouvre mon âme à ta jeune beauté,
Accusant des desseins qu'un esprit plus vulgaire
N'aurait osé former, mais qu'il saurait mieux taire.

Dans l'horreur des prisons, dans les jeux, abaissé
A d'indignes périls, vainqueur, jamais blessé,
Comme le protégé d'une grande espérance
Pour l'esclavage et moi j'ai voulu la vengeance.
J'ai su la préparer. La liberté, l'amour
Que je n'attendais pas, qui vint me prendre un jour
Ces biens qui font un homme et qui charment la vie,
Ont laissé cependant mon âme inassouvie,
Et mes nouveaux projets n'ont dans un nouveau sort
Qu'un succès plus possible et qu'un désir plus fort.
Libre, et par tes bienfaits riche, j'ai fait répandre
Un or mystérieux dans cette ville à vendre
Qui par mille canaux obscurément versé
Me fait un trône sombre, inconnu, méprisé,
Puissant aussi. La boue et le sang et la haine
L'entourent et je suis, majesté souterraine,
D'en bas, présent partout. Sous chaque fondement
De fortune, ma main creuse un ébranlement.
Des secrets achetés et vendus, leur menace
Suspendue et présente assure mon audace,
Mon empire est assis sur ces métiers sans noms
Où s'exerce dans l'ombre un peuple de démons,
Car pour discipliner et grouper leurs colères
J'ai fait à mon profit s'expliquer les sorcières.
Mais avant de partir et sans trop prolonger
Le trouble des adieux dont je sens le danger,
J'ai cru que le héros du cirque de Capoue
Te devait cet aveu. Les bravos et la boue
D'un peuple que je hais ne cachaient pas si bien
L'espoir que j'ai formé qu'il n'en apparût rien,
Ton amour me le prouve, et dans ma gloire obscure
Il avait entrevu ma révolte future.

CAMILLE

Oui, j'avais deviné! l'étrange sentiment
Qui m'avait fait t'aimer s'éclaire en ce moment,
Et ce sont ces desseins que j'entrevois à peine,
Qui te faisaient déjà si libre dans l'arène,
Eux qui me dominaient, qui, maîtres de ma foi
Entre tant de Romains m'entraînèrent vers toi,
Si bien que sans savoir où je serais réduite,
Soumise je suivais ta révolte ou ta fuite.
Je veux les suivre encore et ne demande rien
Qu'à ne point séparer mon sort d'avec le tien,
Heureuse, quels que soient tes revers ou ta gloire,

D'être sur les Romains ta première victoire.

SPARTACUS.

Il est doux pour mon cœur, ma haine et mon amour
D'entendre un tel aveu fait dans un tel séjour.
Quoi qu'en puissent penser sculptés sous ce portique
Ces héros, fils des dieux et de la République,
Qui semblent t'écouter dans un farouche effroi,
C'est les avoir vaincus que d'être aimé de toi.
Je ferai beaucoup plus. Triomphant de moi-même,
A mes maîtres je rends la Romaine que j'aime,
Un modèle à ce marbre, une déesse aux dieux.
Reste. Que ta présence embellisse ces lieux.
Au moment d'engager contre l'Olympe et Rome
Pour le monde opprimé, pour la nature et l'homme,
Un combat sans succès probable, j'aperçois
Touché par ta beauté la splendeur de vos lois.
En brisant le pilier où s'attache ma chaîne
Je plains l'effondrement que ma révolte entraîne,
Les arts qui vont périr écrasés, les loisirs
Que le sage utilise et jusqu'à vos plaisirs.
Reste à mes ennemis ; celui qui t'a perdue
A tes premiers destins veut que tu sois rendue.

CAMILLE.

Non, je les ai quittés pour toujours, le passé
Disparaît de mon cœur comme un songe effacé.
L'avenir inconnu me saisit et m'appelle.
J'irai, je te suivrai dans ta route nouvelle,
Sans que rien me retienne et m'étonner de rien.
Lorsqu'on ose écouter un pareil entretien,
Marcher, comme j'ai fait, aussi loin vers l'abîme
Ce n'est qu'en l'achevant qu on excuse son crime.
Nos destins sont unis, le reste est au hasard.
Je comprends aujourd'hui les leçons du vieillard,
Son fils me les éclaire, et l'amour les achève.

SPARTACUS.

Tu sais qu'il est mon père et...

CAMILLE

Je suis son élève.
Que des grands révoltés dont il m'a fait l'enfant
Les mânes chez les morts tressaillent, en voyant
Au fils de l'étranger s'unir une Romaine,

Accepter ton espoir et partager ta haine :
Que les dieux paternels, qui maudissent l'amour
Me quittent, comme ici je les quitte en ce jour!

SPARTACUS.

Qu'ils nous gardent plutôt d'un coupable délire.
Toi dont la dot n'est rien anprès de ton sourire,
Laisse-moi te sauver, cesse de me tenter.

CAMILLE.

Non. Je regrette peu ce qu'il me faut quitter,
Je sais l'ennui qui sort de ces superbes choses,
De ce luxe insolent; c'est le poison des roses,
Il est mortel aussi. La tempête et l'éclair,
La foudre, si l'on veut, mais la lumière et l'air.
Perds-moi, c'est me sauver.

SPARTACUS.

Peut-être, je l'espère,
Oui, l'extrême fortune et l'extrême misère
Par des chemins divers nous conduisant tous deux,
Rejoignent nos destins que sépaiaient vos dieux.
La nature reprend son empire, elle ordonne
Ce que je désirais, Rome, je te pardonne.
Tu viendras. Le hasard qui commande chez nous
Fixera quelque jour le lieu du rendez-vous,
Mes efforts hâteront cette heure bien-aimée
La fortune avec toi sourit à notre armée,
Jetant sur ce chaos confus, ensanglanté,
Comme un rayonnement l'éclat de ta beauté.
Oui, dans l'étonnement qui naît d'un tel mélange,
Le plus grand, ce sera toi, ta présence étrange.
Sois donc de la révolte et la reine et l'appui.
Mes monstrueux sujets dispersés aujourd'hui
Demain vont t'acclamer. Sous une forme humaine
Tu reverras le loup, la panthère et la hyène
Humbles, lécher tes pieds. Un fouet fait d'un roseau
Est le sceptre, attribut de ton pouvoir nouveau;
Et tu verras combien leur empire est facile
Tant que la bête a peur de ce sceptre fragile.
Pour retrouver ma trace, écoute dans la nuit
L'incendie et le meurtre, et la flamme, et le bruit,
Comme un orage humain formé par mon génie
Qui s'écoule et se perd aux bois de Germanie.

SCÈNE IV

SÉPHARE, CAMILLE, SPARTACUS.

SÉPHARE.

Métellus et Myrrha s'approchent.

CAMILLE.

A demain.

SPARTACUS.

Compagne de ma fuite et d'un sort incertain,
C'est au hasard qu'il faut à présent s'en remettre
Pour l'heure et le moment. Je ne puis rien promettre;
Mais l'heure et le moment viendront.

CAMILLE.

Je les attends.
Qu'ils viennent seulement.

Ils sortent.

SCÈNE V

MYRRHA, MÉTELLUS.

MYRRHA.

Il faut, tu le comprends,
Un homme résolu, sans crainte, sans scrupule,
Qui connaisse bien Rome, et jamais ne recule
En face du danger. Bolide est un vieillard
Qui n'agit pas et laisse aller tout au hasard.
Il n'est plus une nuit au quartier de Subure
Qui se passe sans cris, sans coups, et sans blessure.

MÉTELLUS.

Eh! qu'y puis-je, Myrrha?

MYRRHA.

Le révoquer, vraiment.

Es-tu prêteur ou non ? Choisis un autre agent
Qui soit plus dévoué. J'ai, la chose est certaine,
Depuis l'événement d'hier une migraine
Qui ne me quitte plus et qu'on aurait à moins.

MÉTELLUS.

Mais du gardien des jeux qu'avais-tu donc besoin,
Et pourquoi l'inviter ?

MYRRHA.

Ma place est incommode
Au cirque. J'en voulais une plus à la mode.
Stella l'ayant séduit jadis par ce moyen,
Hier soir à souper j'invitai le gardien.
Il accepta. Tu sais comme il est, la figure
Bouffie, enluminée, il s'assied, cause, boit ;
Mais à peine du vin prit-il un demi-doigt,
Qu'il tourne sur lui-même en criant, qu'il appelle :
De l'air ou je suis mort. La foule s'amoncelle
Et jette des pavés pour lui porter secours,
Remède en pareil cas dont elle use toujours,
Mais qui n'a pas suffi pour sauver le pauvre homme :
Un caillou l'acheva comme un bœuf qu'on assomme.
C'est ainsi qu'il finit.

MÉTELLUS.

Tu dus avoir grand'peur.

MYRRHA.

Quand le rassemblement qui suivit le malheur
Se fut formé devant ma porte, je crus être
A mes derniers moments. Je fermai la fenêtre,
Je barricadai tout. Ce fut un branle-bas
De meubles empilés l'un sur l'autre, en un tas
A n'y rien reconnaître, un chaos véritable,
Vases, liqueur et vins roulèrent de la table
Sur les tapis. Je crains qu'il ne faille à présent
Tout changer, Métellus, dans mon appartement.

MÉTELLUS.

N'exagères-tu pas ?

MYRRHA.

J'eusse été moins timide
Si j'avais pu compter sur l'aide de Bolide,

Mais qu'on en ait besoin on ne sait où l'avoir,
Promets-moi qu'il sera remplacé dès ce soir.
Je ne dormirai plus autrement. J'ai la fièvre.
Ce n'est pas un gardien ton agent, c'est un lièvre.

MÉTELLUS.

Mais pour le remplacer il faut un successeur
Qui nommer?

MYRRHA.

Spartacus.

MÉTELLUS.

Un esclave?

MYRRHA.

Un lutteur,
Qui ne craint homme ou bête, et dont tu dois connaître
Le nom, pour l'avoir vu sur l'affiche paraître
Plus d'une fois.

MÉTELLUS.

C'est vrai. J'ai parié pour lui
Contre le gros Varron qui me doit aujourd'hui
Le prix de ce pari. Je ne puis donc mieux faire
Pour le récompenser, Myrrha, ni pour te plaire.

MYRRHA.

Et les Romains diront: Nous avons un préteur
Qui pense à tout, actif, vigilant, plein d'honneur,
De la chose publique occupé sans relâche
Du matin jusqu'au soir il s'accoude à sa tâche
Et ne prend de plaisir qu'à celui de l'État.
Les Romains le diront. Tu les croiras. Ingrat,
Les croiras-tu? Peux-tu, sans rougir et sans rire,
Leur laisser ignorer la beauté qui t'inspire?
Plus honnête Numa déclarait sans façon
Que d'une nymphe aux bois il prenait des leçons.
Rome unit à son nom celui de sa maîtresse.
Ne peux-tu, comme lui, publier ta tendresse?
Et faut-il que Myrrha de ton gouvernement
Connaisse les soucis, les soucis seulement,
Sans partager jamais l'éclat qui l'accompagne?
J'en appelle à Numa!

MÉTELLUS.

Veux-tu qu'à la campagne
Ainsi qu'aux premiers temps de Rome et de nos dieux,
Alors qu'une cabane abritait nos aïeux
On te fasse filer la laine, et te ramène
A la rusticité des vertus et du chêne
Dont les fruits secoués composaient nos festins ?
Rome a changé de mœurs en changeant de destins.

MYRRHA.

Laissons là ce sujet, et plaignons ma rivale.
Elle vécut aux champs et marcha sans sandale ;
Elle blanchit la laine en rougissant ses mains,
Et sût se mettre ainsi dans le goût des Romains
Qui vivaient en un temps si différent du nôtre.
Je la redoute peu, mais j'en redoute une autre,
Que l'on dit jeune et belle et qui vit dans ces lieux.

MÉTELLUS.

Où donc?

MYRRHA.

Dans ce palais que dévorent tes yeux.

MÉTELLUS.

Tu la vis?

MYRRHA.

Dans le cirque à la dernière fête.

MÉTELLUS.

Comment la trouves-tu?

MYRRHA.

Pâle, triste, inquiète.

MÉTELLUS.

Mais encore?

MYRRHA.

Est-ce bien de me pousser à bout
Aussi cruellement? Je la trouve après tout
Mieux que je ne voudrais et qu'il n'est nécessaire
Pour me désespérer, car elle a dû te plaire

Beaucoup plus qu'Egérie et peut-être que moi.

MÉTELLUS.

Non pas plus.

MYRRHA.

Parlons-nous ici de bonne foi?

MÉTELLUS.

Sans doute.

MYRRHA.

Du consul c'est la fille, elle est belle,
Elle est riche. Promets de m'aimer autant qu'elle,
Je te pardonne. Eh bien?

MÉTELLUS.

Myrrha, c'est déjà fait.

MYRRHA.

J'y compte. Tu peux donc entrer dans le palais
Ou bien n'accompagner à ton gré. Parle, ordonne,
Je t'excuse de tout étant bonne personne.

SCÈNE VI

MÉTELLUS, SPARTACUS, MYRRHA.

MÉTELLUS, apercevant Spartacus.

Quelqu'un nous écoutait.

SPARTACUS.

Excusez si je viens
Pour un avis pressant troubler votre entretien,
Seigneur.

MYRRHA.

C'est Spartacus.

SPARTACUS.

Par ordre de Bolide
On recherche madame.

MYRRHA.

Ah ! le vieillard stupide!
C'est pour l'assassinat qu'il n'a pas empêché.

SPARTACUS

On prétend que chez elle un cadavre est caché.
Le peuple qui se presse autour de sa demeure,
Demande qu'aux tribuns on la livre sur l'heure.

MYRRHA.

Ne l'avais-je pas dit? Est-il sous le soleil
Un fou qui soit plus fou? Bolide est sans pareil.
Qu'on me livre aux tribuns, pourquoi pas la torture?
Au préteur que voici j'ai conté l'aventure.
Il me donne raison. Ai-je tort? réponds-moi.

MÉTELLUS.

Bolide est révoqué, tu prendras son emploi.

SPARTACUS.

C'est bien, seigneur.

MYRRHA.

C'est bien et ce n'est que justice.

MÉTELLUS.

Prends soin que dès ce soir ce tumulte finisse,
Va, ne perds point de temps à me remercier,
Disperse ces coquins.

SPARTACUS.

Je connais mon métier.

Il sort.

SCÈNE VII

MYRRHA, MÉTELLUS.

MYRRHA.

Me vois-tu cependant par Bolide enchaînée,
Et devant les tribuns toute en pleurs amenée?
J'aurais pu m'en tirer : Philémon est l'un d'eux.

MÉTELLUS.

La justice est aveugle.

MYRRHA.

Ah ! le juge a des yeux.

MÉTELLUS.

A moindre prix, Myrrha, je t'en ai délivrée.

MYRRHA.

Où vas-tu maintenant achever la soirée?

MÉTELLUS.

J'entre dans le palais...

MYRRHA.

De ton nouvel amour?
J'y consens, mais demain, avant la fin du jour,
Viens voir si ton pari compense le dommage
Qu'aura dans ma maison causé leur brigandage.

MÉTELLUS.

Quel pari?

MYRRHA.

Le pari que Spartacus te fit
Gagner contre Varron. As-tu perdu l'esprit
De l'oublier si vite, et faut-il qu'Egérie
Veille à tes intérêts ainsi qu'à la patrie?

TROISIÈME PARTIE

Une fête dans un palais romain. On entend par intervalles le son des instruments et le bruit des invités dans les salles voisines. Des esclaves servent à boire.

SCÈNE PREMIÈRE

MÉTELLUS, SÉPHARE.

MÉTELLUS.

Votre fête est charmante et jamais un festin
Ne fut mieux combiné.

SÉPHARE.

Restez jusqu'au matin.

MÉTELLUS.

Sans doute. C'est aussi ce que je compte faire,
Car vous nous ménagez selon votre ordinaire
Quelque surprise encore ?

SÉPHARE.

Eh ! oui.

MÉTELLUS.

Je le sais bien,
Et je m'attends à tout sans m'étonner de rien.

Il examine les tentures couvertes d'hiéroglyphes, de signes bizarres et d'emblèmes menaçants.

Quels tissus merveilleux ! Les riches broderies
Qui serpentent au bas de ces tapisseries !
Elles forment un sens bizarrement écrit,
Car jusque sur les murs vous jetez de l'esprit.
Des chansons, n'est-ce pas ? de joyeuses sottises
Des sages d'autrefois ? d'amoureuses devises ?

SÉPHARE.

C'est en égyptien des sentences de mort,
Rappelant aux heureux les vengeances du sort,
L'avenir incertain, le vol des ans rapide,
Le caprice imprévu de la parque homicide.
Rien n'est plus effrayant. Comme prêtre d'Isis,
J'empruntai cet usage aux banquets de Memphis
De mêler la sagesse aux voluptés légères
Et de verser le vin dans des coupes austères,
Soit que d'un vague effroi notre esprit tourmenté
Aime mieux ce bonheur qu'il sent si disputé
Et dans un seul instant veuille absorber sa vie,
Soit que le plaisir même ait sa mélancolie.

MÉTELLUS.

Traduisez-moi ces vers qui font aimer le vin,
Et réveillent la soif au sortir du festin,
On pourra, s'il le faut rapporter une amphore.

SÉPHARE.

Non ! mais je vous promets qu'une heure avant l'aurore,
Quand sur les trépieds d'or la flamme s'éteindra,
A vos yeux confondus leur sens s'expliquera.

MÉTELLUS.

Comme il vous conviendra dirigez toute chose,
Du soin de mes plaisirs sur vous je me repose.
Qu'il soit temps d'être aimable ou d'être sérieux
En m'adressant à vous je fais tout pour le mieux.
Ainsi... Myrrha qui vient pourra me contredire;
Sa maison, grâce à vous...

SCÈNE II

MYRRHA, MÉTELLUS, SÉPHARE.

MYRRHA.

Vaut mon plus beau sourire.
A chacun de vous deux j'en offre la moitié :
La première à l'amour et l'autre à l'amitié.
Tout est exquis, divin, de cette grâce extrême
Qui fait valoir le luxe et le surpasse même.

SÉPHARE.

On avait brisé tout à la mort du gardien.

MÉTELLUS.

Ce fut un petit mal d'où sortit un grand bien.

SÉPHARE.

Amilcar me plaisait. Il manque à notre fête ;
Mais vous portez son deuil en si riche toilette,
Qu'en le voyant ainsi je le pleure un peu moins.
Peut-être on aurait dû lui donner d'autres soins,
Le pavé qu'il reçut en ouvrant la fenêtre
Fut un triste remède ; il l'acheva peut-être.
Bien plus que le hasard dont on explique tout
La vengeance du cirque aura porté ce coup.

MÉTELLUS.

Vous croyez?

SÉPHARE.

Je le crains. Les sables de l'arène
Qu'on arrose de sang produisent de la haine.
Mais je suis après tout moins triste que joyeux.
Son malheur m'a permis d'organiser les jeux
Sur un mode nouveau qu'il faut que je dédie,
— Dût son ombre en sentir un peu de jalousie —
A ce pauvre Amilcar, ainsi que je le dois
Étant son successeur.

MÉTELLUS.

A ses mânes !

SÉPHARE.

J'y bois.

MÉTELLUS.

De ces vins attiédis que l'ivresse est légère!

SÉPHARE.

La danse a son ivresse, aussi.

MYRRHA.

Je la préfère.

SÉPHARE.

On peut les réunir ici toutes les deux.

MÉTELLUS.

Dès qu'ils sont exprimés vous remplissez nos vœux.

SÉPHARE.

Aux plaisirs des Romains captives destinées
Venez, le front riant et de fleurs couronnées,
Mêlez Carthage à Rome et la Gaule à Lesbos,
O filles de Corinthe, ô filles de Samos,
De rire et de chansons remplissez l'Italie,
Et faites que, troublés d'une heureuse folie
Vos maîtres, autrefois vainqueurs de vos aieux,
Soient domptés par votre art et soumis pas vos yeux.

MYRRHA.

Comme toi, Métellus. Je naquis dans la Grèce,
Tu crois m'avoir en maître, et tu m'as pour maîtresse.

Pendant les danses Métellus et Myrrha se sont éloignés. Ils sont remplacés par Spartacus et Séphare.

SCÈNE III

SPARTACUS, SÉPHARE.

SPARTACUS.

Tout est prêt. J'ai choisi cinq cents gladiateurs,
Les pires des Romains, mais pour nous les meilleurs
Attendent le signal, disposés à tout faire.
Le crime leur sourit, le mal est leur salaire.
Tous les gens ruinés, perdus, les débauchés
Se sont aveuglément sous mon ordre embauchés.
J'ai permis le désordre, une heure de pillage :
C'est assez. Ils n'ont rien demandé davantage,
Même ils accuseraient le chef qui les conduit
D'agir trop lentement s'il n'agit cette nuit.

SÉPHARE.

C'est demain, tu le sais, le temps des saturnales,
Il permet le désordre, excuse les scandales
Et donne à l'esclavage, ironique gaieté,
Contre un an de souffrance, un jour de royauté.
Nous pouvons bien d'une heure avancer notre empire,
Commençons par le sang, protégés par le rire.

SPARTACUS.

J'ai fait de Clodius embraser la maison.

SÉPHARE.

C'est pour nous éclairer sans doute.

SPARTACUS.

Le poison
Dans la coupe d'Aruns par mon ordre se mêle
Aux vins de Syracuse apprêtés par Estèle.

SÉPHARE.

Ceux que l'on boit ici ne sont pas sans danger.
Quels sont tes lieutenants?

SPARTACUS.

Aper et Séranger.
Aux portes des tribuns j'ai fait placer ma garde.

SÉPHARE.

De ceux qui sont ici le destin me regarde.

SPARTACUS.

Métellus mourra-t-il?

SÉPHARE.

Tu lui fais trop d'honneur.
Nous devons aux tribuns conserver ce préteur.
Quant au consul...

SPARTACUS.

Il est le père de Camille,
Qu'il vive, contre nous protégé par sa fille.
Pardonne en sa faveur à ce sang détesté.

SÉPHARE.

Tu veux donc...

SPARTACUS.

Épargner un crime à sa beauté.
Armé par son amour son amour me désarme.
J'ose tout contre Rome...

SÉPHARE.

Et rien contre une larme!
D'ailleurs à tes désirs ma sagesse consent,
De ma clémence au moins mon fils est-il content?

SPARTACUS.

Comme tu le seras bientôt de ma vengeance.

SCÈNE IV

SPARTACUS, CAMILLE, SÉPHARE.

SPARTACUS.

C'est Camille! Vers nous c'est elle qui s'avance,
Vois; son front est couvert des ombres de la mort,
Son œil dans l'avenir semble avoir lu son sort,
Et l'accepter pourtant sans en être abattue.

Comme elle est belle ainsi de douleur revêtue !
Sur sa bouche entr'ouverte où domine l'effroi
Elle essaye un sourire et demeure sans voix.
Parle, que nous veux-tu?

CAMILLE.

Vous faire une prière.
Je puis être pour vous la rançon de mon père.
Que ses jours soient sacrés, je n'aurai demandé
Que ce pardon.

SÉPHARE.

Ma fille, il doit t'être accordé !
Est-ce tout?

CAMILLE.

Oui, c'est tout.

SÉPHARE.

Remets sur ton visage
Le voile qui te cache et reprends ton courage.

Camille s'éloigne.

SCÈNE V

SÉPHARE, SPARTACUS.

SÉPHARE.

De la lutte inégale où je vais t'engager
Je ne t'ai point caché l'horreur et le danger,
Mais je connais ton cœur; puis pour tout entreprendre
Nous n'avons rien à perdre. Il me reste à t'apprendre
Quels secours en tes mains par mes soins sont remis,
Nos moyens d'action, ma force, nos amis.
De tous nos alliés, certes, le plus sincère
C'est notre désespoir, enfant, notre misère,
Nous les connaissons trop pour en parler tous deux,
— J'ai voulu cependant commencer par nos dieux. —
Camille vient après, puis tout l'or de mon maître.
Je suis son intendant et tu dois me connaître.
Sa fortune est immense et lui-même il s'y perd,

Je m'y retrouve, moi. C'est ainsi que l'on sert
Le monde et ses tyrans. — Passons aux rois. L'Asie,
Si de quelque succès notre audace est suivie,
Nous donne Mithridate, et j'ai Sertorius
En Espagne, un soldat formé par Marius,
Un fils de la fortune, un héros d'aventure,
L'oracle d'une biche a fait sa dictature.
Je l'offre tout cela. Je garderai l'emploi
De prophète, et par moi mon fils deviendra roi.
D'un peuple méprisé, de la poussière humaine
Qui flotte à tous les vents sous la pourpre romaine,
Sans patrie et sans dieux grâce à l'oppression,
Mais que j'ai su grouper pour la sédition.
Déjà tu vis dans Rome une ville étrangère
Que peuplent chaque jour la débauche et la guerre.
Là les débris du monde entassés au hasard
Font un monde nouveau. Pénètre du regard
Le grand soulèvement des peuples. Le barbare
Envahit l'Italie et Rome. Il s'en empare
Par le nombre. Bientôt le nombre souverain
Écrasera son maître et l'empire romain.
Mais le nombre n'a point de raison qui l'éclaire,
A ce monstre aux cent bras une âme est nécessaire.
Je lui donnai la mienne. Ainsi depuis dix ans,
J'ai suivi, j'ai guidé ces sinistres courants
Des peuples, et leur force autrefois divisée
Subit l'enchaînement d'une seule pensée.
Que mon esprit t'anime et souffle dans ton cœur
Ce qu'il a pu garder de vie et de chaleur,
C'est assez qu'un vieillard ait préparé l'orage,
Qu'il roule et retentisse, enfant, par ton courage,
J'ai travaillé vingt ans pour t'offrir en ce jour
Les trésors de la haine où j'ai mis mon amour.
Veux-tu les accepter?

SPARTACUS.

Oui, j'accepte. L'empire
Sombre et mystérieux où tu sus m'introduire
Comme il a son pontife aura son roi !

SÉPHARE.

Plus bas.
Ta royauté déjà parle avec trop d'éclat.
Isis dont je suis prêtre, est mère du silence.
J'ai voulu te montrer Rome en sa décadence

Et comme elle a perdu ses enfants d'autrefois,
Calmes dans leur maintien, sobres, soumis aux lois,
Dont la simplicité, l'orgueil peut en sourire,
Allait de la charrue aux charges de l'empire,
Si bien qu'on ne savait devant ses laboureurs
S'ils étaient ses soldats ou bien ses dictateurs,
Ses graves magistrats, son grand légionnaire
Pauvre, qui recevait sa gloire pour salaire.
Vois le Romain d'hier, et regarde aujourd'hui,
Chaque maître du monde a pour maître l'ennui.
Ils cherchent vainement vaincus par la mollesse
Le rêve qui saura réveiller leur ivresse,
Et déjà leurs plaisirs ont besoin de la mort.
Que la mort leur réponde, accours, enfant du Nord,
Et sous le linceul blanc des neiges sans souillure
Étouffe tes tyrans et venge la nature.
Frappe, ils sont endormis.

SCÈNE VI

MYRRHA, MÉTELLUS, SPARTACUS, SÉPHARE.

MYRRHA.

Je présente au préteur
Celui qui, de Bolide à présent successeur,
A rendu le sommeil au quartier de Subure,
Où l'on n'entend plus rien que le tendre murmure
Des amants trop heureux et parfois leurs soupirs.

MÉTELLUS.

Je m'applaudis d'avoir exaucé tes désirs.

MYRRHA, à Spartacus.

Tu rendis à Vénus les lieux qu'elle préfère,
Je m'acquitte envers toi des dettes de ma mère.
Merci.

SPARTACUS, à Séphare.

Sait-elle où vont les projets qu'elle sert ?

SÉPHARE, à Spartacus.

Non, elle les ignore et n'a rien découvert,
Son cœur que l'intérêt avec l'amour partage
Aurait pu nous trahir.

SPARTACUS, à Myrrha.

Recevez mon hommage.

MYRRHA.

Ne regrettes-tu point, dis-nous la vérité,
Du cirque où tu vécus l'ardente royauté,
Ses terreurs qui pour toi se changeaient en victoire,
Mensonge si l'on veut, mais mensonge de gloire,
Qu'applaudissait le peuple alors qu'autour de toi
Se formait tout à coup comme un cercle d'effroi?
Rappelle-toi le tigre et les souples panthères,
Lorsque sous ton regard hésitaient leurs colères,
Et qu'ainsi que Bacchus traîné par des lions
Ton mépris s'imposait à leurs rébellions.
Reviens-nous quelque jour et rends à notre arène
Le grand gladiateur que la cité romaine
De myrthe et de laurier couronna tant de fois

Indiquant que la présence de Métellus l'empêche d'en dira davantage.

Et que... mais je m'arrête, il en est temps, je crois.

MÉTELLUS, dans une sorte d'ivresse dont il ne sortira qu'à la fin de la dernière scène.

Les jeux sont, on l'a dit, l'école de la guerre,
Et l'esclave des jeux, encor qu'il ne soit guère
Que la moitié de l'homme, a le plus beau métier
Qu'il puisse avoir, il est l'image du guerrier.

MYRRHA, à Spartacus.

Je m'arrêtai trop tôt, car il n'a plus sa tête.

MÉTELLUS.

Sans les gladiateurs et leurs jeux point de fête.

SPARTACUS.

Vous désirez les voir, il en est près d'ici.

MÉTELLUS.

Faites-les donc venir.

SÉPHARE, à Spartacus.

Obéis, va.

MÉTELLUS.

Merci.

Spartacus sort.

SCÈNE VII

MÉTELLUS, MYRRHA, SÉPHARE.

Des lueurs d'incendie remplacent par intervalles la lumière des flambeaux qui s'éteignent. Les éclats de la fête continuent dans les salles voisines.

MÉTELLUS.

Est-ce le jour déjà?

MYRRHA, elle ouvre la fenêtre.

Non, des clartés funèbres
Passent avec des cris dans le froid des ténèbres ;
Il fait meilleur ici pour y finir la nuit
Que dehors.

SÉPHARE.

Qu'est-ce donc? qu'entendez-vous?

MYRRHA.

Du bruit,
Comme un fleuve roulant des voix tumultueuses.

SÉPHARE.

Ah ! vous rêvez debout.

MÉTELLUS.

Les femmes sont peureuses.

MYRRHA.

Venez à la fenêtre et voyez.

MÉTELLUS.

J'y vois peu.

Pas une étoile au ciel.

MYRRHA.

Mais à terre?

SÉPHARE.

Du feu!
Dans le lointain s'élève une vapeur rougie,
On dirait qu'elle a pris pour éclairer l'orgie
Le moment où chez nous pâlissent les flambeaux.

MYRRHA.

C'est d'un soin délicat.

SÉPHARE.

Que ce spectacle est beau!
Vous réveille-t-il pas?

MÉTELLUS.

Oui, je me sens renaître.
Un second incendie!

MYRRHA.

Où donc?

MÉTELLUS.

Il va paraître
Plus près de nous.

MYRRHA.

C'est vrai, d'ici je l'aperçois.

SÉPHARE.

Voulez-vous parier que nous en aurons trois?
Que tenez-vous?

MÉTELLUS.

Ma tête.

SÉPHARE.

Eh bien, elle est perdue.
J'ai gagné. Mesurez son immense étendue,
Comme un serpent livide il déroule ses nœuds,
Il se dresse, il s'arrête, il lèche, et sous ses feux

De mille enlacements caressant sa victime
Il semble savourer le plaisir de son crime.

MÉTELLUS.

Quelle est cette maison ?

MYRRHA.

Celle d'Icilius.

MÉTELLUS.

Non pas, celle d'Aruns.

SÉPHARE.

Elle est à Clodius.

MYRRHA.

Vous croyez.

SÉPHARE.

J'en suis sûr.

MÉTELLUS.

Que ce soit l'une ou l'autre,
J'aime mieux celle-là que si c'était la vôtre.

MYRRHA.

Et moi donc ! Mais quelle est la seconde maison
Qui brûle?

SÉPHARE.

Je ne sais.

MÉTELLUS.

C'est celle de Pison.

MYRRHA.

Non, elle est plus à droite.

SÉPHARE.

Elle est plus retirée.

MÉTELLUS.

Tiens, c'est une maison à Vénus consacrée.

MYRRHA.

O Vénus, ô ma mère !

MÉTELLUS.

Eh bien !

MYRRHA.

Sauvez mes sœurs !

MÉTELLUS.

Le bruit s'accroît, c'est presque une émeute.

SÉPHARE.

Ou je meurs
Ou ce n'est que le son éclatant des timbales
Annonçant pour demain les grandes saturnales.

MYRRHA.

Le préteur a tremblé.

MÉTELLUS.

Mais non.

MYRRHA.

Mais si.

MÉTELLUS.

Mais non.
Le troisième incendie a pris chez Philémon,
Le plus gros des Romains.

MYRRHA.

Mais non, je suis certaine...

MÉTELLUS.

Qu'il en est de plus gros ?

MYRRHA.

D'où te vient cette haine ?
Ce peut être aussi bien la maison d'à côté.

MÉTELLUS.

La sienne ne saurait brûler ? En vérité,
Vous avez quelquefois des étranges caprices.

MYRRHA.

Aux mortels généreux les dieux sont plus propices.

Ses libéralités...

MÉTELLUS.

Qu'en sais-tu ?

MYRRHA.

Je veux bien
Que ce soit sa maison, cela ne me fait rien.

SÉPHARE.

Ne vous disputez pas. Restons à notre joie,
Voyez comme à nos yeux le monstre se déploie,
Comme il s'élance haut, partout comme il s'étend,
Plus avide toujours et toujours plus ardent.

MYRRHA.

Rome brûle ! entendez ces clameurs de détresse.

MÉTELLUS.

On te l'a dit déjà, ce sont des chants d'ivresse.

MYRRHA.

Non, mais de désespoir.

SÉPHARE.

Vous rêvez.

MYRRHA.

Malgré moi,
Malgré vous deux, j'éprouve un sentiment d'effroi,
Cette nuit est terrible et ces chants sont funèbres,
Alors que l'incendie éclaire les ténèbres.
Qui peut s'en réjouir ?

SÉPHARE.

Personne assurément,
Excepté, Mithridate et Jugurtha. Souvent,
Lorsque je visitais les peuplades sauvages,
L'Egypte, l'Arabie et ces tristes rivages,
Où Numance, autrefois souveraine des mers,
Montre des murs noircis et par l'herbe couverts,
J'ai vu les chefs errants de ces races proscrites,
Et je me suis assis à leurs tables maudites.
Un soir que l'un d'entre eux, par le vin excité,

Rappelait devant moi les jours de liberté,
Leur grandeur d'autrefois égale à leur misère,
Il voulut me forcer d'approuver sa colère.

MYRRHA.

Eh bien ?

SÉPHARE.

Je fis glisser la coupe de mes mains.
Je bois à Rome!

MÉTELLUS.

A Rome.

SÉPHARE.

Au succès des Romains!

MYRRHA.

On pourrait de ce vœu suspecter la franchise,
Comme là bas ta coupe entre tes mains se brise,
Et si tu fus Romain à l'heure du danger
A nos heureux destins tu bois en étranger.
Que nous reprochait-on chez ces peuples frivoles?

SÉPHARE.

Rien. Celui-là qui parle est né pour les paroles,
Souvent il s'étourdit avec un peu de bruit,
La vengeance est plus calme et marche dans la nuit.

MYRRHA.

Eh! que me font à moi les plaintes qu'en Afrique
Un pâtre exhalera contre la République,
Quand il marche à pas lents derrière son troupeau
Pour chercher quelque herbage ou quelque flaque d'eau.
Ose-t-il espérer qu'une vaine parole
Viendra déraciner les murs du Capitole,
Traverser le désert, ou sur l'aile du vent
Troubler des immortels l'Olympe éblouissant.
Les déserts entendront le cri de sa démence.
Rien ne lui répondra que leur morne silence
Et les esprits muets du monde inhabité.
Dieux de Rome gardez votre sérénité,
Gardez entre vos mains la foudre ; que le rire
Vous désarme!

SÉPHARE.

Vraiment, Myrrha, je vous admire,
Car le prêtre d'Isis ne parlerait pas mieux
S'il avait à parler de Rome et de vos dieux.

MYRRHA.

Quand vos gladiateurs viendront-ils?

SÉPHARE.

Tout à l'heure.
Je les attends.

SCÈNE VIII

MÉTELLUS, SÉPHARE, MYRRHA, CAMILLE.

MÉTELLUS, qui depuis quelque instants était sorti, rentre en poursuivant Camille dont la figure est voilée.

En vain tu m'évites, demeure,
Et soulevant les plis de ce voile jaloux
Montre-moi si tes yeux sont fiers ou s'ils sont doux.

SÉPHARE.

Qu'est-ce donc?

MYRRHA.

Métellus qui poursuit la fortune!
S'adressant à Métellus.
Ma présence en ces lieux peut sembler importune,
Dois-je me retirer ou bien rester ici?
J'attends une réponse.

MÉTELLUS.

Eh non, reste.

MYRRHA.

Merci.
Trois maisons ont brûlé sous un triple incendie,
Mais ton cœur, à lui seul, si je n'y remédie

Va brûler maintenant des feux d'un triple amour ;
C'est beaucoup pour un homme et surtout en un jour.
Épris d'une beauté qu'admire l'Italie
Au sang de nos consuls le perfide s'allie,
Et, si j'ai dû souffrir cette infidélité,
Celle-ci, Métellus, révolte ma fierté.

SÉPHARE.

Je me joins à Myrrha de crainte d'un scandale.

MYRRHA.

Il faut voir cependant les traits de ma rivale.
J'ai feint plus de dépit que je n'en ai vraiment,
Et pourvu qu'à Camille on cache l'incident
Nul ne s'en fâchera. Je ne suis pas de celles
Qui ne veulent jamais supporter d'autres belles
Et vont chercher, afin de se faire valoir,
Des visages sans grâce ou déplaisants à voir.
Eh bien, à ma prière elle reste insensible,
Ce que l'on vous demande est-il donc si terrible?

MÉTELLUS.

Est-elle esclave, ou libre, ou fille d'affranchi?

SÉPHARE.

Laissez-lui repasser le seuil qu'elle a franchi.
Voyez comme elle tremble et prenez pitié d'elle.

MÉTELLUS.

Cessez à mes désirs de vous montrer rebelle.
Dites un mot.

SÉPHARE.

Seigneur, épargnez son effroi.

MÉTELLUS.

D'où peut venir la peur que vous montrez de moi?

MYRRHA.

Si, par ce que je vois, je juge du visage,
Vous devez être belle et presque de mon âge,
D'où je puis sans effort et sans crainte d'erreurs
Supposer que l'amour entre dans vos douleurs.
Mais souvent ses chagrins ne sont pas sans remède,
Contre eux nous sommes trois qui vous offrons notre aide.

Si vous cherchez ici quelqu'un, dites-le-nous.
Peut-être vous fuyez un père? ou votre époux
Est-il de cette humeur ombrageuse et fantasque
Qui ne vous permet point de sortir sans un masque?
Innocente ou coupable on ne saurait vraiment
Trouver un tribunal, plus que nous, indulgent,
D'avance il vous promet, si vous êtes sincère,
Le pardon ou du moins une peine légère.

MÉTELLUS.

Elle ne bouge point.

MYRRHA, à Métellus.

Laisse-moi terminer
Ainsi que je l'entends. — On peut vous soupçonner,
Si vous ne voulez pas montrer votre visage,
De tout! Souffrirez vous, madame, un tel outrage?
Vos yeux, que sous ce voile on ne devine pas,
Vos yeux sont-ils sans grace ou sont-ils sans éclat?

MÉTELLUS.

Ainsi qu'une statue elle reste muette.

SÉPHARE.

Jusqu'ici, Métellus, j'ai bien conduit ma fête,
A mon gré laissez-moi la mener jusqu'au bout.
Le moment n'est pas loin où vous comprendrez tout.
Les flambeaux vont s'éteindre au lever de l'aurore,
Mais les gladiateurs n'arrivent pas encore.

MÉTELLUS.

Qui peut les retenir?

SÉPHARE.

Aussitôt qu'ils viendront
Son voile tombera. Ces murs vous parleront,
Vous apprendrez le sens de ces lettres magiques
Qui suspendent sur vous leurs fureurs prophétiques.

MÉTELLUS.

Attendrai-je longtemps?

MYRRHA.

Non, les gladiateurs
Accourent.

SÉPHARE.

Oui ! j'entends leurs cris libérateurs !

Les flambeaux s'éteignent, et la scène n'est plus éclairée que par l'incendie. On entend au loin des cris de détresse, et dans les salles voisines un grand mouvement, en même temps que la musique continue.

Approche, Métellus, regarde la surprise
Que, pour finir la fête, ici je t'ai promise.
C'est elle !

SCÈNE IX

SÉPHARE, MÉTELLUS,
CAMILLE, SPARTACUS, MYRRHA,
GLADIATEURS et ROMAINS.

SÉPHARE, *aux gladiateurs conduits par Spartacus.*

Rangez-vous.

MÉTELLUS.

C'est trop nous arrêter.
Par de nouveaux retards pourquoi me tourmenter ?
De ce voile importun qu'enfin on la délivre.
Elle s'évanouit.

SÉPHARE.

Non. Elle apprend à vivre.

Il arrache le voile de Camille. Elle apparaît vêtue en guerrière.

C'est l'inspiration et ce n'est pas la peur
Qui mit sur son beau front sa terrible paleur.
Ma pensée est en elle, et sa bouche écumante
Va prononcer le nom du monde qu'elle enfante.

CAMILLE.

La liberté !

SÉPHARE.

Le nom exécrable et maudit
Qu'aux enfers avec moi tu voues en ton esprit

CAMILLE.

Rome!

SÉPHARE.

Je te reçois dans la race flétrie,
Un exil éternel, deviendra ta patrie.
Sais-tu quels sont les dieux que tu quittes?

CAMILLE.

Les miens.

SÉPHARE.

Et les dieux que tu sers?

CAMILLE.

Prêtre, ce sont les tiens.

SÉPHARE.

Ils t'offrent le remords, la honte et la souffrance.
Que nous apportes-tu pour ta dot?

CAMILLE.

L'espérance!

SÉPHARE.

D'où te viendra ta force à l'heure du danger?

CAMILLE.

De l'amour qui me livre au fils de l'étranger.

SÉPHARE.

Sois à nous!

MÉTELLUS.

Qu'ai-je vu, qu'ai-je entendu?

SÉPHARE.

Mon rêve

Vous apparaît. Tu vois mon fils et mon élève.

Spartacus s'avance et met sa main dans la main de Camille.

De ce jour par mon art vos destins sont unis,
Pour la chute de Rome ici je vous bénis.

Les gladiateurs se répandent sur la scène et poussent devant eux des Romains qui cherchent à se défendre. Tumulte.

QUATRIÈME PARTIE

Un camp sur une hauteur au bord de la mer. Des armes et des drapeaux forment un lit devant la tente du général. Camille est entourée des principaux officiers de la révolte.

SCÈNE PREMIÈRE

CAMILLE, DEUX LIEUTENANTS, SOLDATS.

CAMILLE.

Aux blancheurs du matin la côte se dessine.
Du cap de Spartivente aux rochers de Messine
L'horizon se découvre éblouissant à voir,
Et la mer à nos pieds calme comme un miroir,
Nous invite au départ et s'étend sans colère.
Après les jours de marche et d'ardente poussière
Que sa fraîcheur m'est douce et comme le frisson
Des flots se mêle bien à l'appel du clairon!
Non, jamais aux clartés d'aurore plus vermeille
Je n'avais vu le camp si blanc quand il s'éveille
Répondre plus joyeux à ce ravissement
Du ciel, par des chansons et le hennissement
Sonore des chevaux. — Mais nous touchons au terme :
Un jour jusqu'à Messine et trois jusqu'à Palerme.
Là des vaisseaux sont prêts, là sur les vastes mers
Mille chemins nouveaux nous sont encore ouverts ;
Car si j'ai bien compris l'état de nos affaires,

La révolte a recours aux vaisseaux des corsaires.
L'un ira vers le nord, l'autre vers le midi,
Tous vers la liberté, sous un pilote hardi,
Et moi jusqu'à la fin suivant votre fortune
Comme Bellone hier j'invoque ici Neptune :
Epargne, ô dieu des eaux, ceux qu'épargna ta sœur.
Bellone à nos dangers mêla quelque douceur
Et détourna du moins ses flèches de nos têtes;
Fais comme elle et pour nous reste aussi sans tempêtes.
Mais toi surtout, Vénus, ô fille de ces mers,
Que bercèrent les vents sur l'abîme entr'ouvert,
Dans un ciel favorable allume ton étoile
Et d'un souffle léger fais palpiter la voile.
Où donc le général est-il allé?

PREMIER LIEUTENANT.

Je crois
Qu'avec des éclaireurs il descendit aux bois
Dont jusqu'aux monts Calabre on voit la masse obscure.

DEUXIÈME LIEUTENANT.

Tout à l'heure un vieillard d'une étrange figure
Est venu le chercher. Je ne sais pas son nom,
Mais j'ai bien reconnu sa face de démon,
Pour l'avoir vu dans Rome avant que notre guerre
Éclatât. Amilcar lui montrait sa panthère,
Et telle était l'ardeur qui brillait dans ses yeux,
Que j'eus moins redouté la bête que ce vieux.
Ce fut deux jours après, si j'ai bonne mémoire,
Que le gardien mourut comme il était à boire.

PREMIER LIEUTENANT.

C'est un homme qui vient sous des déguisements
Ou la veille ou le soir des grands événements,
Et que le général reçoit avec mystère.
Il s'enferme avec lui pendant la nuit entière,
Puis le matin venu cet homme disparaît.
Il ne parle à personne et personne ne sait
Le chemin qu'il suivit ni comment il circule
De l'un à l'autre camp, tant il se dissimule.

DEUXIÈME LIEUTENANT.

Il prend des sûretés, car ce n'est pas un jeu
Qui permette au joueur de n'y risquer qu'un peu
Et de bien ménager sa chance ou sa ruine.

CAMILLE.

Un vieillard est ici, son nom, je le devine !

PREMIER LIEUTENANT.

Madame, on vous croirait prête à vous trouver mal.

CAMILLE.

Il faudra m'avertir dès que le général
Rentrera. Je m'en vais l'attendre sous ma tente ;
Car l'heure devient lourde et vraiment accablante.

SCÈNE II

PREMIER LIEUTENANT, SECOND LIEUTENANT.

DEUXIÈME LIEUTENANT.

J'avais vu comme toi sa soudaine pâleur.
Dans les plus grands périls elle eut moins de frayeur.
Son beau front ombragé d'un casque de guerrière,
Elle marchait le jour et la nuit tout entière,
Et, quand le général l'avait à son côté,
C'était un dieu suivi d'une divinité.
Près d'elle on respirait l'espérance et l'audace,
Et comme son cheval, dompté par tant de grâce,
De porter cette enfant semblait enorgueilli,
Par son sourire ainsi le courage assoupli
L'adorait. Que de fois les monstres que nous sommes
Par son charme élevés devinrent-ils des hommes !
Lorsque la trahison d'Aper eut tout gâté,
Qui sut garder du calme en cette extrémité ?
Elle. — Qui sut tromper la longueur de la route,
Rendre avec des chansons du cœur à la déroute ?
Elle. — Aussi je lui donne et mon âme et mon bras.

PREMIER LIEUTENANT.

J'en ferais tout autant

SECOND LIEUTENANT.

C'est bien.

PREMIER LIEUTENANT.

L'on ne sait pas
Pourtant de quel endroit cette femme est venue.
De tous elle est aimée et de tous inconnue,
Car malgré sa présence à l'heure du danger,
Nul n'osa s'enhardir jusqu'à l'interroger.

SECOND LIEUTENANT.

Quoiqu'on puisse la lire en sa pâleur mortelle
Respectons la douleur qu'elle garde pour elle,
Puisqu'elle a tout donné sans se réserver rien
Qu'un secret ; n'est-ce pas ?

PREMIER LIEUTENANT.

Sans doute, tu dis bien.
Qu'est devenu l'enfant dont elle devint mère,
Quand nous étions encore au début de la guerre ?

SECOND LIEUTENANT.

Une nuit, quelle nuit! le vent et les éclairs
Jetaient autour de nous leurs frissons dans les airs
Et les feux des soldats sur la neige durcie
S'éteignaient en fumant balayés par la pluie,
Je vis par des sentiers plus sombres que la nuit
Une forme indécise et qui glissait sans bruit
Descendre lentement au fond d'un précipice.
Muette elle semblait appeler un complice.
Bientôt elle revint et passa devant moi
D'une démarche lente et si pleine d'effroi
Que j'ai cru, tant la mort était sur son visage,
Voir son ombre passer plutôt qu'elle.

PREMIER LIEUTENANT.

Je gage
Qu'à ce vieillard qui rend des services sans nom
Elle portait son fils.

SECOND LIEUTENANT.

Je ne dis pas que non.
On prétend que des dieux dans Rome il fut ministre,
Mais qu'il tourna leur culte à quelque œuvre sinistre
Et dut partir le jour où la ville brûla.

PREMIER LIEUTENANT.

Quand un malheur approche on le voit toujours là,

Et nul d'entre les loups qui suivent nos batailles
N'aspire mieux que lui l'odeur des funérailles.
Il dépouille les morts l'un sur l'autre entassés.
A Tarente pourtant il sauva deux blessés,
Et ce fut, m'a-t-on dit, grâce à son entremise,
Qu'un chevalier romain, quand la ville fut prise,
Du coup qui l'attendait fut soudain préservé.

SECOND LIEUTENANT.

Est-il heureux pour lui d'avoir été sauvé.
Un jour il le saura. Mais en secret je pense
Qu'il a lieu de trembler d'une telle indulgence.
La haine du vieillard moins que son amitié
M'effraierait. Je le crois atroce en sa pitié.

PREMIER LIEUTENANT.

Le général revient et le sombre génie
Qui l'accompagne.

SECOND LIEUTENANT.

Encore une nuit d'insomnie.
Nous aurons du nouveau pour sûr avant ce soir.

SCÈNE III

SPARTACUS, SÉPHARE.

SPARTACUS, *aux lieutenants qui s'éloignent.*

Allez chercher madame.

SÉPHARE.

Ainsi tu veux la voir !

SPARTACUS.

Je veux entre tes mains la remettre moi-même.

SÉPHARE.

Mais que lui diras-tu?

SPARTACUS.

Rien qu'un adieu suprême.

SÉPHARE.

A quoi servira-t-il, mon fils?

SPARTACUS.

Peut-être à rien.
Son cœur se brisera dans un tel entretien.

SÉPHARE.

Prétends-tu la résoudre à ce que l'on propose?
Non, n'est-ce pas? Il faut que son départ s'impose
Comme un ordre absolu de la nécessité
Qu'on subit, mais qu'ensemble on n'a point accepté.

SPARTACUS.

Je reconnais bien là cette raison sévère
Qui jusqu'au dernier jour t'a soutenu, mon père,
Sans que jamais des pleurs aient obscurci tes yeux!
Tu veux me refuser la douceur des adieux.
Mon courage, vois-tu, ne va pas sans faiblesse.
J'ai besoin d'épuiser cette dernière ivresse,
De lui parler avant son départ, et de voir
Sa douleur égaler mon morne désespoir.
Qu'elle entende de moi, ce mot, ce mot barbare,
Qui pour toujours, hélas! pour toujours nous sépare,
Ce mot : adieu. Je veux le prolonger, je veux
Le répéter longtemps pour l'éloigner d'un peu.

SÉPHARE.

A l'excès de nos maux mon cœur résiste à peine,
Ils dépassent ma force et la mesure humaine;
Mais les larmes chez moi ne se laissent pas voir.
Ma souffrance est muette.

SPARTACUS.

Ainsi donc plus d'espoir.
Tout nous manque. La mer nous refuse la fuite,
Et la flotte qu'ici tes soins avaient conduite
S'éloigne. Le corsaire a livré ses vaisseaux
Aux Romains; et le ciel, et la terre, et les eaux
A nos maîtres vendus n'ont plus pour nous d'asile.
Terminons, il le faut, une lutte inutile.
Va dire à nos soldats d'abandonner sans bruit
Ces lieux où l'ennemi campera cette nuit.
Qu'ils brûlent les drapeaux ; qu'ils cherchent au plus vite
Comme je le ferai, le salut dans la fuite;

Mais qu'ils gardent pourtant dans le fond de leur cœur
Le souvenir ému de ces jours de grandeur,
Où souvent avec eux j'ai forcé la victoire,
Trahi par le destin, mais fidèle à la gloire.

SÉPHARE.

Je vais exécuter tes ordres. Les soldats
Partiront dès ce soir.

SPARTACUS.

C'est bien.

SÉPHARE.

Je ne sais pas
Quand Camille en mes mains sera par toi remise,
Tout à l'heure, à l'instant tu me l'avais promise.
Hésites-tu déjà ?

SPARTACUS.

Je souffre!

SÉPHARE.

Je le vois.
Faut-il te répéter une seconde fois
Ce que m'a dit Crassus et comment ma prière
A tenté vainement de fléchir sa colère?
J'arrivai près de lui sous un déguisement,
Mais il me reconnut dès le premier moment,
Et j'aurais sur-le-champ expié tous mes crimes
Si ma pitié prudente à garder des victimes
N'avait depuis longtemps ménagé nos rançons.
Métellus, tu le sais, languit dans nos prisons.
Crassus pour le sauver dut respecter ma vie.
« Vipère », m'a-t-il dit, « que l'abîme a vomie
Esclave qui par moi devint libre et jamais
N'a su que par le mal égaler mes bienfaits,
Qu'as-tu fait de mon sang, de cette enfant livrée
Comme on livre une biche à l'ardente curée
Entre tes mains? dis-moi? Par quel philtre empesté
As-tu perdu ma fille et flétri sa beauté?
Où vit-elle à présent? Combien veux-tu la vendre?
Parle, ou meurs! » — Je venais, consul, pour te la rendre,
Elle vit parmi nous, et Camille, ô Crassus,
Est tombée au pouvoir.... « De qui? » — De Spartacus.
Elle aurait dû régner sous la pourpre romaine.

Du camp des révoltés les destins l'ont fait reine.
A ces mots la douleur d'un long frémissement
Agita tout son corps, et pendant un moment
Il demeura sans voix. La pitié, la colère,
Se disputaient en lui le consul et le père,
Mais l'orgueil l'emporta. « Je veux jusqu'à ce soir »
Me dit-il, « oublier nos lois et mon devoir,
Et tu peux sans danger me ramener ma fille.
Au camp des révoltés si l'on surprend Camille,
Si son crime au grand jour éclate à d'autres yeux,
Je vengerai ma honte et l'oubli de nos dieux. »
A quoi te résous-tu?

SPARTACUS, *après un silence.*

Qu'elle vive!

SCÈNE IV

SPARTACUS, CAMILLE, SÉPHARE.

C'est elle
Qui vient. Je vous apporte une triste nouvelle,
Madame. Les vaisseaux que j'attendais ce soir
S'éloignent emportant avec eux notre espoir.

CAMILLE.

Nous avions trop compté sur la foi d'un corsaire.

SPARTACUS.

La fortune se lasse et rien n'est plus à faire.

CAMILLE.

Lorsque tant de soldats entourent nos drapeaux,
Pouvez-vous à ce point regretter des vaisseaux?
Les rochers, la montagne où l'aigle seul habite
Offrent plus d'un asile encore à notre fuite.

SPARTACUS.

Non, ils n'en offrent plus!

CAMILLE.

Comptez sur un retour
Du sort.

SPARTACUS.

Tout m'a trahi.

CAMILLE.

Tout excepté l'amour,
N'est-ce rien, cependant? — Il faut vaincre sur terre,
Vaincre comme autrefois.

SPARTACUS.

Retourne chez ton père.
Il t'attend.

CAMILLE.

Que dis-tu? Pour la première fois
Tout mon cœur se révolte, il résiste à ta voix.

SPARTACUS.

Je t'entraînai trop loin. Cesse d'être victime,
Mon cœur est fatigué de t'ordonner le crime,
Il t'a prise en pitié. Puis, tout est perdu.

CAMILLE.

Tout?
La honte à tes côtés me trouvera debout
Sans crainte, sans mensonge.

SPARTACUS.

On a choisi ton père,
Et Crassus est ici pour terminer la guerre.

CAMILLE.

On a choisi mon père. O dieux mal obéis,
Comme vous punissez ceux qui vous ont trahis,
De mon étrange amour quel effet effroyable!
Je suis deux fois perfide et deux fois misérable.
A quel excès d'horreur...

SPARTACUS.

Non, Camille, arrêtez.
Seul je romprai des nœuds par vos dieux détestés.
Ne me maudissez point. Je n'ose plus prétendre
Qu'à voir sécher les pleurs que je vous fis répandre.
La force l'abandonne; elle ne m'entend plus.
Es-ce sommeil ou mort?

Il la dépose évanouie sur les drapaux qui sont devant sa tente.

5.

S'adressant à Séphare.

Va porter aux soldats
Mes ordres et reviens.

Séphare s'éloigne.

SCÈNE V

SPARTACUS, CAMILLE, *évanouie.*

SPARTACUS.

J'ai besoin de silence.
Dans une heure pour moi l'éternité commence,
Mais pour elle?... la vie avec de longs sanglots,
Ou peut-être l'oubli ; puis des destins nouveaux?
Que demander aux dieux? Pourront-ils les entendre
Ces désirs que mon cœur ose à peine comprendre,
Qui la voudraient heureuse, et qui voudraient pourtant
Qu'elle pleurât toujours la perte d'un amant,
Et que sa lèvre pâle où la douleur respire
Fût éternellement veuve de son sourire.
Deux ans sont écoulés depuis qu'elle a quitté
La maison de son père et sa tranquillité,
Pour suivre ma fortune à travers la tempête.
La malédiction a passé sur sa tête,
Sans arrêter sa fuite aux bras de l'étranger,
Et la rendre infidèle aux attraits du danger.
Comme on va vers la fête, elle alla vers l'abîme,
Où ma sombre espérance entraînait ma victime,
Fière de nos succès, calme dans nos revers.
— Elle dort maintenant au bord grondant des mers. —
Sur un lit de drapeaux repose sa faiblesse.
Drapeaux que j'ai conquis sur l'ennemi, maîtresse
Que j'ai conquise aussi, trésor cher et sacré,
Pour la dernière fois mon œil désespéré
Réunissant ici son amour et sa gloire,
S'enivre malgré tout de sa double victoire!
Mais, hélas, le temps fuit... Réveillons cette enfant.
Réveille-toi. Non dors, dors encore un instant;
Quel que soit le souci qui s'agite en ton rêve
Dans un réveil plus triste il faudra qu'il s'achève.
Peut-être il vaudrait mieux la tuer? O rhéteur,

Veux-tu même avec elle être gladiateur?
N'es-tu pas las du sang que tu versas, du crime?
Je ne veux à présent qu'une seule victime,
Et c'est moi. Tu vivras, Camille. — J'aperçois
Tous les jours de ma vie. Ils passent devant moi
Comme un éclair, portant avec eux la lumière
Qu'allume de la mort la majesté sevère.
Meurtrier malgré moi, j'ai su dans mon malheur
Poursuivre et mériter le grand nom de vengeur;
Mais parti de trop bas pour un projet sublime,
Mon courage a gardé quelque chose du crime.

Après un moment de silence.

Que deviendront pourtant mon œuvre et mon espoir?
Quand le licteur romain me trouvera ce soir
Et frappera du pied plutôt que de l'épée
Ce qui reste de nous quand l'âme est échappée,
Tout sera-t-il fini? Comment mon corps sanglant
Va-t-il frapper mon âme et la jeter au vent?
Ou semblable à l'oiseau quand sa cage est brisée
Notre esprit, quelque part, reprend-il sa pensée?
Ah! s'il en est ainsi, Rome, tu n'as rien fait;
Les siècles passeront, ma colère jamais!
Traîne donc mon cadavre au pied du Capitole.
Chez les races du Nord où mon esprit s'envole,
En traversant le temps et l'espace, je vois
Comme un orage humain s'élever contre toi.
Les barbares viendront coucher sur tes collines,
Et le repos pour moi sera sur tes ruines.

SCÈNE VI

SPARTACUS, SÉPHARE, CAMILLE, *évanouie.*

SÉPHARE.

Les soldats sont partis. Tu dois, sans plus tarder,
Monter sur le cheval que j'ai fait préparer.
Nous nous retrouverons quelque jour, je l'espère,
Et reprendrons tous deux notre œuvre de colère.

SPARTACUS.

Veille sur cette femme et prends soin de l'enfant,

Je ne t'en dirai rien, ton esprit me comprend,
Nos désirs sont communs pour mon fils et pour elle.

SÉPHARE.

Le temps marche rapide et l'heure nous appelle.

SPARTACUS.

Que mon fils me connaisse et que mon souvenir
Soit avec celle-ci !

SÉPHARE.

Je veux vous réunir
Un jour, bientôt peut-être.

SPARTACUS

Embrassons-nous, mon père.

Spartacus et Séphare se jettent dans les bras l'un de l'autre.

Quel énergique espoir vit dans ton cœur sévère.
Tu n'hésitas jamais !

SÉPHARE.

Mon fils vaut mieux que moi.

SPARTACUS.

Délivre les Romains qui sont prisonniers.

SÉPHARE.

Quoi?
Une telle clémence est-elle nécessaire?
Ne te trompes-tu point?

SPARTACUS.

Non, la douleur m'éclaire.
Je commande en ces lieux pour la dernière fois.
Exécute mon ordre.

SÉPHARE, *après une lutte intérieure.*

O mon fils, je le dois.

Séphare s'éloigne.

SCÈNE VII

SPARTACUS, CAMILLE, SÉPHARE.

On entend jusqu'à la fin de la pièce, dans l'éloignement d'abord, les sons d'une musique guerrière, annonçant l'arrivée des Romains.

SPARTACUS.

Elle s'éveille enfin ; son malheur se prépare.

CAMILLE, elle sort lentement de son évanouissement.

J'entends autour de moi les cris du noir Ténare ;
Des fantômes confus passent devant mes yeux,
Mais mon maître est ici pour me délivrer d'eux.
Chasse-les ! De mon front écarte ces pensées
Qui sortent de l'Érèbe et qui viennent glacées
Du souffle du tombeau m'apporter leur effroi.
Contre elles défends-moi, dans tes bras défends-moi.

Elle se jette dans les bras de Spartacus.

Je reprends ma raison, mais mon sort est sévère.

SPARTACUS.

Ecoute, en ce moment toute bouche est sincère.
Ne pense qu'à l'enfant qui formé dans ton sein
Quelque jour mieux que moi reprendra mon dessein.
De mon grand souvenir élargissez son âme
Mon père et toi; sois mère et cesse d'être femme.
Le hasard ou les dieux — les dieux, qui m'ont jeté
Sur la terre un instant, sans nom, sans liberté,
Pour être le jouet des maîtres de la terre —
Ont mis en moi la force et la longue colère.
Ils ont fait plus encore. Ils ont mis sous ma main
Ton amour, ta beauté, l'orgueil du sang romain.
J'ai su, pour illustrer nos tristes funérailles,
Grandir les jeux du cirque au grand jeu des batailles,
A mes derniers moments laisse-moi calme et fort
Te confier l'enfant que délivre ma mort.
Instruis-le par tes pleurs de sa triste naissance,
Fais-le grand par ton or, grand par mon espérance.
Peut-être il reprendra parmi les sénateurs
Des projets qui sont nés chez les gladiateurs.

CAMILLE.

La lutte est donc finie ?

SPARTACUS.

Elle commence à peine,
Puisque je t'ai légué ma pensée et ma haine,
Puisque tu vas marcher dans la pourpre, gardant
Avec mon souvenir mon âme et mon enfant.
C'est le dernier adieu.

Il la presse dans ses bras.

Retourne à ta fortune.
Il suffit qu'à ton cœur elle soit importune,
Pour que le mien pardonne à ma veuve.

CAMILLE.

Comment?
Je ne te comprends plus dans mon étonnement!

SPARTACUS.

Jeux du cirque, combats où j'ai passé ma vie,
Longs applaudissements qu'a vengés mon génie,
O prisons des Romains, je vous fais mes adieux.
Camille les connaît. Et vous, combats, grands jeux
Où l'aigle des Romains de ma flèche étonnée
A mes pieds par deux fois tomba découronnée,
Merci ! Camille, adieu ! — Sur ce lit de drapeaux
Dormons, il en est temps, le sommeil des héros,
Après t'avoir remis comme il convient de faire
Le poignard de l'esclave, ô beauté consulaire.

Il se frappe et jette son poignard aux pieds de Camille. Celle-ci le ramasse, joue avec lui, sans s'apercevoir de l'arrivée de Séphare qui découvre en même temps le cadavre de Spartacus et la folie de Camille.

CAMILLE.

Qu'est-ce donc? un poignard. Je le reconnais bien.
Où suis-je? en un palais? non, j'ai quitté le mien.
Pour te suivre j'ai pris des habits de guerrière,
J'ai pour palais l'espace et pour lit la bruyère.

La musique devient de plus en plus distincte. On aperçoit des lueurs d'incendie en même temps que l'on entend des cris. Le consul paraît, suivi de ses licteurs. Il les arrête d'un signe et reste lui-même immobile.

Quels sont ces cris de rage et de rébellion?
Est-ce la voix de Rome ou celle du lion,
Du lion affamé qui te menace encore ?

Elle écoute, puis reprend avec l'animation de la folie.

C'est l'appel du combat! c'est le clairon sonore!
Il dit : Viens ! Je suis là ! regarde si j'ai peur ;
Ton poignard à la main j'ai Bellone pour sœur.
Peux-tu dormir ainsi? Cesses-tu d'être un homme?
Dressons-nous tous les deux contre l'Olympe et Rome!

Montrant les Romains du geste.

Ils hésitent, vois-tu ?

Elle se lève de toute sa hauteur égarée et menaçante.

Je vous jette, soldats,
Avec ce fer sanglant le défi des combats.

Elle lance son poignard qui va rouler aux pieds du consul. Celui-ci recule d'un pas.

SÉPHARE.

Tu recules, consul, et pourtant ta famille
Est là. Ton gendre est mort. Auprès de lui ta fille
Est debout. Viens ici recevoir de ma main
Cet étrange ornement d'un triomphe romain.
Ramasse le cadavre et monte au Capitole,
Acclamé par la foule et maudit par la folle
Dont l'esprit chez les morts a suivi son amant.
Que te faut-il de plus? Tu cherches leur enfant.
Ton petit fils, Romain, manque donc à ta joie?
Pardonne-moi, je t'ai dérobé cette proie;
Mais ma haine le garde autant que mon amour;
Tu le verras, Crassus, avant ton dernier jour,
Tu le verras, te dis-je, et malgré tout j'espère
Qu'il vengera sur toi ton crime envers sa mère.

Séphare s'enfuit. Après l'indécision d'un moment le consul fait un signe et les soldats se répandent sur la scène, en même temps qu'éclatent les fanfares du triomphe.

FIN

CHATILLON-SUR-SEINE. — IMPRIMERIE E. CORNILLAC